

[volume 7]

C'était pendant l'horreur
d'une profonde nuit...



[volume 7]

**C'était pendant l'horreur
d'une profonde nuit...**



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2013

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Concours de nouvelles, volume 6 – Un rêve

Concours de nouvelles, volume 7 – C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit »

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

Découvrez XM-auteurs sur son site <http://www.xm-auteurs.fr>

[volume 7]

**C'était pendant l'horreur
d'une profonde nuit...**



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ». Puis vinrent les sujets « Horreur ! » et « Pourquoi cette épitaphe ? ».

Ces cinq premiers concours ont chacun fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association ou sur le site : www.ebooks-edition.com.

Sujet et règlement

Incipit¹ obligatoire : «***C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit*** ».

Les objectifs de ce concours sont :

- S'amuser, pour les écrivains et les lecteurs,
- Pousser les membres de l'association à écrire,
- Susciter des textes intéressants qui seront mis en ligne sur le site,
- Permettre, pour ceux qui le veulent, d'avoir des avis sur leur production.

Les règles sont les suivantes :

- Le concours est réservé aux membres de XMA
- Longueur maximum du texte : **7500 signes**, espaces inclus,
- Jury : tous les membres de XMA qui renverront leur grille de notation remplie à
- l'huissier du concours ne concourt pas
- Une note globale est attribuée, ainsi que des notes pour les 3 critères suivants :
 - Respect du thème, (dans le cas présent, le thème est induit par l'incipit),
 - Style, qualité d'écriture,
 - Originalité du texte.
- Les notes attribuées pour la note globale et chaque critère vont de 0 à 10.
- Classement :
 - Le classement officiel est effectué en prenant la moyenne des notes exprimées pour la note globale.
 - Des classements secondaires sont faits sur chacun des critères, en prenant la moyenne des notes exprimées pour chacun d'eux.
 - Les évaluations sont anonymes.
 - Les 4 classements publiés sont limités aux 10 premiers.

¹ Incipit : du latin *incipio*, commencer - désigne les premiers mots d'un texte

Recueil d'avis des autres membres :

- Nous proposons aux auteurs de solliciter les avis du jury quant à leur texte. Le but étant d'avoir un avis externe motivé, afin de pouvoir progresser.
- Les membres du jury ne sont pas obligés de donner leur avis, c'est juste un service qui leur est demandé.

Remarque : chacun peut présenter plusieurs nouvelles, mais seule la meilleure sera classée.

Les résultats

Note globale

- 1^{er} : Contribution n° 14
Franck Lirzin – Palimpseste
- 2^{ème} : Contribution n° 04
Pierre Raufast – Pi
- 3^{ème} : Contribution n° 16
Olivier Collau – Anonyme
- 4^{ème} : Contribution n° 05
Stéphane Berrebi – Exfiltration
- 5^{ème} : Contribution n° 07
Michel Catin – Histoire d'Athalie

Respect du thème

- 1^{er} : Contribution n° 14
Franck Lirzin – Palimpseste
- 2^{ème} : Contribution n° 12
Mickaël Buchet – Terreur
- 3^{ème} : Contribution n° 13
Jérôme Pellissier-Tanon – Au bout de la nuit

Style, qualité d'écriture

- 1^{er} : Contribution n° 14
Franck Lirzin – Palimpseste
- 2^{ème} : Contribution n° 16
Olivier Collau – Anonyme

- 3^{ème} : Contribution n° 10
Jean Deleplanque – Mon double n'est pas simple

Originalité du texte

- 1^{er} : Contribution n° 04
Pierre Raufast – Pi
- 2^{ème} : Contribution n° 05
Pierre Raufast – Exfiltration
- 3^{ème} : Contribution n° 11
Bernard Levi – Journal d'un explorateur

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

L'horreur d'une...

Bernard Triai

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,
Nous sortions d'un repas où tout était trop cuit
Ou mal assaisonné, bref, c'était très mauvais,
Sans parler du picrate et même du café !
Et pourtant, en lisant le prestigieux menu,
Tout paraissait alors parfaitement prévu
Mais la réalité était loin des promesses
Comme sont les fessées au regard des caresses !
Tous les chefs, les sous-chefs et même les notables
Devions nous retrouver autour de cette table
Pour préparer ensemble une sorte de plan
Qui nous redonnerait une force, un élan.
Mais au lieu de cela, un excès de vinaigre,
Un bout de pain rassis et un foie gras bien maigre
Ont réveillé chez tous des envies de batailles
Et très bientôt on vit s'installer la pagaïe.
Le volume sonore devint insupportable
Et plusieurs plats volèrent au dessus de la table.
On vit ainsi passer un vilain camembert
Qui alla s'écraser dans un bruit de tonnerre.
Et plus le temps passait, plus la fureur grondait.
Vient ainsi le moment où des coups sont portés,
Des armes sont sorties, faisant jaillir le sang.
Des dineurs atterrés devenus combattants.
Et parmi ces fous-là, on voit que Jézabel
Possédée par la haine, exhale tout son fiel,
Armée de son poignard, élimine ses fils
Buvant jusqu'à la lie l'effroyable calice.
Mais dans la confusion de son esprit furieux,
Elle ne compta pas et oublia l'un d'eux.

Ce dernier se cacha pour se faire oublier.
Quelques années plus tard, n'étant plus en danger,
Il revint au palais pour reprendre son rang,
Faire un peu de ménage et tuer sa maman.
Après, il dut bien sûr préparer un banquet
Pour fêter sa victoire et instaurer la paix.
Il décida alors d'annuler le contrat
Avec le restaurant au menu si ingrat.
Ayant cherché partout un bel Eldorado,
Il nous invita tous à manger chez McDo.

CONTRIBUTION N°2

Mission Athalie

Bernard Triai

« *C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...* » Drôle de nom pour une mission ! Je l'ai dit au client bien habillé qui me proposait ce travail, mais il y tenait. Au tarif qu'il avait accepté, j'étais prêt à n'importe quel nom de baptême.

Et ça me rappelait les messages de Radio Londres : « *Les sanglots longs des violons de l'automne, 2 fois* » ou bien : « *Les abeilles ont le bourdon, 3 fois* ». Je lui ai donc dit « OK ! » et il m'a précisé le travail.

Voilà, il est chercheur à l'Université, et il a fait des découvertes importantes qui sont sur le point d'aboutir. Ses travaux devraient être publiés prochainement. Seul problème : il avait eu l'imprudence d'en parler à un collègue et ce dernier faisait tout son possible pour le doubler. Ma mission serait simple : profiter d'une Assemblée du personnel de l'Université pour m'introduire discrètement chez son rival et détruire le contenu de son ordinateur. J'ai demandé s'il n'y avait pas un moyen plus simple de traiter ce problème. Il m'a répondu qu'il avait assuré ses recherches pour deux millions de dollars. Il ne voulait pas prendre le risque de perdre les primes énormes qu'il avait déjà payées. Sans parler du prestige de publier en premier le résultat de découvertes importantes, et forcément juteuses...

Donc, ma mission, ce n'était pas de la poésie, c'était plutôt Attila qu'Athalie !

Il m'a alors expliqué que son collègue, qu'il appelait « la cible », habitait un des pavillons dans le campus. Il m'a donné l'adresse, ainsi que le plan détaillé de la maison, identique à toutes celles du campus.

Il me faisait confiance, m'a-t-il dit, pour le mode opératoire, insistant sur le fait que toutes les données informatiques et toutes les sauvegardes devaient être détruites.

La date de l'Assemblée était le mercredi suivant, et je devrais intervenir à partir de 21 heures, le pavillon visé serait vide à cette heure-là. J'aurais deux heures pour travailler avant le retour de la cible. Deux heures, largement suffisant.

Quelques minutes avant de quitter les lieux, je devrais l'appeler sur son portable et prononcer simplement le nom de la mission. Il retiendrait la cible suffisamment pour me laisser le temps de quitter les lieux.

On est aujourd'hui mercredi, il est 21 heures 30 et je me dirige vers l'adresse indiquée. Il fait nuit, l'éclairage est quasi inexistant, et surtout la météo est déchaînée. Avec ce qui tombe, on n'y voit pas à 3 mètres. *L'horreur d'une profonde nuit*, c'est d'actualité ! Du coup, personne dehors, je suis tranquille.

La maison de la cible est la quatrième depuis le croisement. J'y arrive, j'y suis.

Je me glisse doucement vers la porte de derrière. Je sors mon passe de ma poche, et l'introduis dans la serrure.

Dix secondes plus tard, la porte s'entrouvre, je me faufile à l'intérieur. J'écoute quelques instants. Aucun bruit.

Je mets ma lampe frontale, vérifie le plan de la maison. Je suis bien dans la chaufferie. J'enlève mon ciré noir et mes bottes, enfile des gants de chirurgien.

Tout se passe comme prévu, je me dirige vers le bureau. C'est une pièce moyenne, encombrée de livres et de documents. L'ordinateur trône sur la table.

Je sors de ma sacoche un électroaimant puissant, que je branche sur une prise murale. Un voyant vert s'allume, et un léger bourdonnement envahit la pièce. J'allume l'ordi.

Je passe alors à plusieurs reprises l'électroaimant à quelques centimètres autour de l'unité centrale. Ça grésille fort ! En quelques

secondes, sans que rien n'apparaisse à l'extérieur, les données sont transformées en un magma inorganisé et inutilisable.

La cible ne risque plus de présenter ses travaux ! Maintenant, il faut finir le travail. Je cherche les sauvegardes.

Je fouille dans les tiroirs, et j'y trouve un disque dur externe, quelques clés USB et des disquettes.

Je continue à faire glisser l'électroaimant sur les clés et sur le disque annexe, quand, brutalement, j'entends un claquement et le voyant vert s'éteint.

– Merde, l'électro est HS ! et j'ai pas traité les diskettes !

Vite, il faut trouver un plan B. Je réfléchis à toute vitesse. Une seule solution : le four à microondes.

Je sors du bureau, à la recherche de la cuisine. C'est la deuxième porte à gauche. A la lumière de ma lampe frontale, je vérifie : il y a bien un microondes. Sauvé !

Je vais chercher la douzaine de diskettes dans le bureau. Retour dans la cuisine.

Je pose les diskettes sur le plateau du four à microondes, ferme la porte. Puissance mini, durée 5 secondes. C'est parti ! Des éclairs parcourent les surfaces argentées, une odeur de plastique brûlé envahit la cuisine, accompagnée d'un bruit désagréable.

Je récupère les diskettes, à peine tiédies. Leur aspect métallique a disparu et des marbrures marron sont apparues. C'est pas discret, mais ces diskettes ne révéleront plus leurs secrets !

Il est 22 heures 25, je suis largement dans les temps.

Je retourne dans le bureau, vérifie que je n'ai laissé aucune trace. Puis, dans la buanderie, je reprends mes bottes et mon ciré. Je range ma lampe frontale et mes gants dans ma sacoche et j'ouvre la porte discrètement.

J'appelle le portable du client, je lui dis gaiement la phrase convenue, puis je commence à m'éloigner après avoir délicatement fermé la porte.

Il ne pleut plus !

Je n'ai plus qu'à rentrer à la base. Mission accomplie !

Il ne se passe pas deux minutes, la sirène d'une voiture de police trouble brutalement le silence. Instinctivement, je me planque derrière la haie et je vois débouler un bolide, gyrophare allumé, qui s'arrête en dérapage devant la maison voisine. Deux policiers bondissent hors de la voiture suivis d'une autre personne. Merde, mais c'est mon client ! Tous les trois foncent vers le pavillon voisin. Mon client sort une clef de sa poche et ouvre la porte. Un des policiers est déjà à l'intérieur et le deuxième fait le tour du jardin. Je les vois fouiller rapidement la maison et ressortir.

Mon client semble très perturbé, et pas heureux du tout. Au travers de la haie, j'aperçois les policiers qui discutent avec lui. C'est drôle, il a l'air choqué. Je l'entends expliquer d'une voix blanche que son système de protection avait signalé une intrusion, mais, bon, ce devait être une fausse alarme. Ils se quittent et la voiture de police repart

Mais pourquoi sont-ils entrés dans le pavillon voisin de celui que je viens de visiter ? Je ressorts le plan, et je m'aperçois qu'avec la pluie et l'obscurité, je me suis trompé d'adresse. Je suis entré dans le pavillon numéro 6 au lieu du 8.

Mais je ne comprends pas ! Mon client est entré directement dans le n° 8, donc c'est chez lui qu'il m'a envoyé et non pas chez un confrère fantôme !

En fait, il m'avait tendu un piège !

Si je n'étais pas sorti avant de téléphoner, ils me prenaient en flagrant délit !

Une seule explication : mon fameux client voulait se cambrioler lui-même ! Mais pourquoi ? Quel intérêt avait-il ? Je me rappelle alors qu'il m'avait dit avoir assuré ses travaux pour deux millions de dollars !

Si son piège avait fonctionné, il gagnait sur tous les tableaux : le coupable arrêté, il n'était pas soupçonné, touchait l'assurance, et en prime, il n'avait même pas besoin de terminer ses travaux, si tant est qu'ils aient vraiment existé !

Autre conséquence de mon erreur : le voisin que j'ai « traité » va sûrement porter plainte. Comment mon client va-t-il pouvoir expliquer à la police que son alarme l'a prévenu d'une intrusion *chez un voisin* ? Je jubile ! C'est l'arroseur arrosé !

Je lui dirai : « *C'était pendant l'erreur d'une profonde pluie...* »

CONTRIBUTION N°3

Chauve

Fred Martinet

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Elle s'était senti comme une envie soudaine
- Abondance de biens certainement ne nuit -
Sans devoir s'investir dans des courses lointaines,
Elle allait rechercher, dans son proche alentour,
Comment pouvoir trouver réponse à ses demandes.
Elle allait se parer de ses plus beaux atours,
Et elle ne craignait pas que nul la vilipende.

Puisqu'on sait que la nuit tous les chats sont bien gris,
Sortir de son état était un bon parti.

Elle saurait se fondre dans cette nuit gelée,
Allant de ci de là en sage discrétion.
Et comme de surcroît le ciel était voilé,
La nuit s'était teintée dans un noir morillon,
Ce qui était propice à son humeur légère,
Et faciliterait l'issue de ses démarches.
Un coup d'œil à son antre, en bonne ménagère,
La voilà recherchant un procédé qui marche ;
Car elle se savait "persona non grata",
Et sa seule présence se trouvait de nature
A provoquer la fuite du monde et du gotha.
Ses projets n'étaient pas d'une nature pure,
Et cela compliquait leur réalisation.
Elle était possédée tout au fond de son être
D'irrépressible envie touchant à la passion,
Et tout en s'efforçant de ne le point paraître,
Elle éprouve soudain, là, comme un goût de sang.
Elle sort dans la rue, totalement déserte,

Et elle ne voit personne, malgré son œil perçant ;
Situation qui, bien sûr, vraiment la déconcerte.
Il lui faut sur le champ une autre alternative.
Dans la ville endormie, il y a peu de proies,
Et n'ayant pas "la goutte à l'imaginative"¹,
Elle sait envisager d'autres possibles voies.
Les commerces sont clos depuis déjà longtemps.
Le plus simple serait d'aller avec adresse
Bien subrepticement dans un appartement.
Les fenêtres sont noires d'espoir et de promesses,
Et tous les volets clos. Tous les gens se méfient,
Et il est loin le temps béni de porte ouverte
Des bons samaritains. Bien fol est qui s'y fie,
Et trouver la bonne âme est pure découverte.
Il va donc lui falloir force et autorité,
Et détermination pour aller plus avant
Dans son projet précis, fait de férocité.
Elle remarque enfin la trace d'un vivant :
La fenêtre sur rue demeurée allumée
Lui met du baume au cœur -qu'elle a assez fragile-,
Et lui laisse escompter une présence aimée,
Qui pourrait mettre un terme à sa dure vigile.
Son choix est arrêté, et ce sera donc là
Qu'elle ira cette nuit pour calmer ses désirs.
Lourde porte fermée ! Pour qui sonne le glas ?
Mais elle n'est pas bien grosse, et elle a le loisir
D'entrer par un espace qui, bien que confiné,
Lui livre le passage dont elle avait besoin.
Elle monte l'escalier, et sa vue affinée
Et son sens de l'espace, que Dieu m'en soit témoin,
La mènent en un instant devant la porte close
De ce cinquième étage où brillait la lumière ;
La porte bien fermée, qui fermement s'oppose
A l'entrée qu'elle aurait voulu hospitalière.
Le bouton de sonnette est à disposition.
Malgré l'heure tardive, ell' le frôle en douceur.
Un homme se présente, dans une inquisition :
– C'est pourquoi ? lui dit-il. – Ch'est moi ! d'un ton farceur.

¹ *Cyrano de Bergerac*

– J'espère à tout le moins que tu ne seras pas
Enragée ou furieuse, dangereuse ou mauvaise.
– - Promiss ! susurra-t-elle. Et elle entend les pas
De l'homme qui s'éloigne. Ça la met mal à l'aise ;
S'il allait refuser de lui ouvrir la porte !
Le voilà qui revient. La lumière apparaît
Dans la porte entrouverte, et dans sa main il porte
Un genre de filet. Enorme il lui paraît,
Et le temps d'y penser, la voilà prisonnière.
Son cœur bat à tout rompre. La voilà "au violon",
Cette chauve-souris, dans une souricière,
Prise dans un filet comme un simple frelon !

Sa vie n'est pourtant faite, en toute liberté,
Que de joies les plus simples, celles de se nourrir
D'un peu de sang des autres, dont elle sait la cherté.
Ici, le prix du sang va être d'en mourir !
C'est la loi de nature, des hyènes, des lions,
Qui ont tous pour le sang une vraie convoitise,
Et entre carnivores jouent la loi du talion.
Le vieux lion frémit comme un corps qu'on attise.
Pourquoi lui en vouloir puisque c'est sa nature ?
Alors, elle se débat ; tout son sang qui se fige...
Elle sait qu'elle parvient en fin de l'aventure.
Le "violon" frémit comme un cœur qu'on afflige¹...

¹ Cf Charles Baudelaire

CONTRIBUTION N°4

Pi

Pierre Raufast

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit qu'il comprit l'immensité de sa faute. Sa culpabilité, qui depuis la veille le rongait petit à petit, le réveilla complètement. Il se dressa en sueur dans son lit et alla voir Père.

Ce dernier était assis dans son fauteuil.

- Père, je dois vous avouer quelque chose
- Je t'écoute, mon fils.
- Je crois que, par inadvertance, j'ai modifié la valeur de Pi.

Père, intrigué, souleva son épais sourcil gauche :

- Tu veux dire que tu as changé la valeur de cette constante ?
- J'en ai bien peur, Père.
- De combien ?
- D'à peu près + 0,3.

Le vieux monsieur poussa un long soupir, quitta avec peine son imposant fauteuil, fit quelques pas en dodelinant la tête.

- Sais-tu ce qu'il en coûte de modifier une constante universelle ?
- Oui, Père, c'est mal.
- C'est mal, certes, mais là n'est pas la question. Tu risques de modifier l'Evolution et détruire tout ce que nous avons entrepris. Comprends-tu cela ?
- Oui, Père, je le comprends.
- Je ne suis pas sûr. Laisse-moi te raconter la vérité sur ton cousin. Le banni.

Le vieil homme prit son temps avant de commencer l'histoire. Conscient de la gravité de l'instant et de l'importance des révélations qu'il allait lui faire.

– Lui aussi est venu me trouver un matin, il y a près de 65 millions d'années, pendant le mésoïque. D'ailleurs, je crois bien que c'est son inconscience qui a marqué la fin du crétacé moyen. À l'époque, il avait comme toi, joué avec le code et modifié une constante. Pas n'importe laquelle, une Constante Première ! Cet idiot avait décuplé la constante gravitationnelle...

– Aïe ! Ça a dû faire mal !

– Oui, comme tu dis « ça a fait mal ». Le temps que l'on réagisse, les dégâts furent considérables. Quasiment toutes les espèces vivantes moururent, écrasées sous leur propre poids. Surtout qu'à l'époque, nous avons parié sur du lourd : certains dinosaures pesaient jusqu'à quatre-vingts tonnes. N'ont survécu que les espèces légères : quelques volatiles, des insectes ou ceux dont la carapace supportèrent le choc : des scorpions, des iguanes...

– C'était une évolution de classe A ?

– Oui, bien sûr, tu connais le Plan. Cette fois-ci, nous en étions au début de l'évolution, quelques dizaines de millions d'années, mais le gâchis fut tout de même sévère. Cette différence brutale de la constante engendra des mouvements tectoniques violents. Il y eut une rupture entre l'Australie et l'Antarctique. Le bloc Europe se fissa. Bref, un bouleversement qui modifia grandement le Plan.

– Comment avez-vous pu réparer tout cela ?

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite. Il sortit de sa poche une pipe, la bourra, et, curieusement, la remit dans son pantalon, sans la fumer.

– Vois-tu, certaines choses ne se réparent pas. Nous nous contentâmes de remettre la constante à sa juste valeur et laisser faire l'évolution.

– Mais vous l'avez tout de même puni ?

– Oui. Toucher à une Constante Première est une grave faute. Le Haut Conseil s'est réuni. Il a été banni.

Le jeune homme blêmit.

– Et pour Pi ?

Le visage de l'autre s'assombrit. Il frotta son large menton et répondit :

– Tu sais bien que Pi est une des treize Constantes Premières. Définir sa valeur a été un des points les plus délicats de la construction. Elle influence directement les lois de l'électromagnétisme, le mouvement des planètes et la courbure de tout espace. Sa valeur est un équilibre subtil qui permet à l'Univers d'être ce qu'il est. Je crains fort que ta faute ne soit impardonnable.

– Pourtant, depuis hier, je n'ai pas vu de changement majeur sur Terre. Personne n'a l'air de s'en être aperçu.

– Pourquoi veux-tu qu'ils s'en aperçoivent ? L'humanité est bien trop jeune. Ils en sont encore à s'interroger sur la rotondité de leur planète. Où en sont-ils d'ailleurs dans le second échelon ?

– Au soixante-cinquième stade, Père.

– Bon. Pour eux, tous les points d'un cercle seront toujours à équidistances de son centre. Sauf que le périmètre du cercle sera plus grand, c'est tout. Après la modification que tu as introduite, leur espace a dû s'onduler pour permettre à ses deux propriétés de coexister, un peu comme les ondulations d'un moule à tarte.

– Ce n'est pas très grave alors ?

Le visage du grand barbu se renfrogna subitement. Son ton devint plus froid, plus tranchant :

– Entendez-vous ce jeune homme ! Il s'imagine que modifier une courbure d'un espace est un détail... Mais enfin ! L'espace-temps, la topologie, les charges élémentaires : cela ne te rappelle rien ? N'imagines-tu pas les conséquences ?

Le jeune homme prit quelques secondes de réflexion puis poussa un gémissement.

– Le code 42 ?

– Exact. Un superbe code 42 qui nous pend au nez. Je vais réunir le Haut Conseil pour une session extraordinaire. La première chose à

faire est d'autoriser la réinitialisation de la table des Constantes Premières.

– Et pour moi ?

Celui qui se faisait appeler «père», posa sa lourde main sur l'épaule du jeune homme.

– Tu sais que je t'aime bien. Mais je ne pourrais sans doute rien pour toi. Attends-toi à être puni.

– Le jeune homme baissa les yeux et murmura :

– Pourtant, c'était vraiment par inadvertance... Je ne voulais pas mal faire.

Le Haut Conseil siégea dès le profond lendemain.

Le jeune homme, intimidé, entra dans la grande salle voutée. Comme le veut le protocole, il garda les yeux baissés pendant tout le jugement. Il entendit une voix grave et ancienne qu'il ne connaissait pas.

– Jeune homme, le règlement est formel : la modification d'une Constante Première entraîne le bannissement. Toutefois, nous vous laissons une chance...

Une lueur d'espoir s'annonça.

– Retrouver la valeur immuable de Pi ne pourra pas se faire rapidement. Nous craignons un pic d'hystérésis magnétique qui détruirait cette espèce. Nous avons décidé de modifier imperceptiblement et progressivement la valeur de Pi pendant environ quatre cents ans. Pendant toute cette période-là, il est impératif que l'Humanité ne s'aperçoive de rien. Nous ne voulons pas de code 42. C'est compris ?

Le jeune homme fit un timide oui de la tête.

– Vous allez naître là-bas. Inventez ce que vous voulez, mais vous devez écarter les Hommes de la science le temps que nous redonnions à Pi sa juste valeur. Leur progression scientifique, que nous souhaitons tous afin d'atteindre l'échelon ultime, doit être stoppée. Est-ce clair ?

- Oui. Très clair.
- Demain vous vous réveillerez là-bas, dans un lieu qui se nomme Bethléem. Marie et Joseph seront vos parents. Vous n’avez qu’une seule mission : nous éviter un code 42. Nous vous autorisons exceptionnellement à régresser jusqu’au trentième stade si cela est nécessaire. Inventez une religion, un mythe, tout ce que vous voudrez du moment qu’ils se désintéressent de Pi le temps que nous réparions votre bêtise. Autant dire que vous allez nous faire perdre un bon millier d’années...
- Et si j’y arrive ?
- Si la mission réussie, nous vous extrairons et vous pourrez continuer votre apprentissage.
- Je vous remercie, Haut Conseil tout puissant.

Une autre profonde journée se déroula.

Père alla voir le sage du Haut Conseil.

- Il est descendu sur Terre, Maître.
- Croyez-vous qu’il se soit douté de quelque-chose, mon vieil ami ?
- Non. Il avait l’air persuadé d’avoir modifié la valeur de Pi. Plein de remords était son regard.
- Bah. Il faut bien que tout apprenti soit confronté un jour ou l’autre à l’épreuve du terrain. C’est la procédure.
- Oui, Maître.
- Bon, je vais aller travailler sur le système Dogawa, ils postulent pour le vingtième échelon et ont besoin de conseils. Revenez me voir quand cette civilisation en sera au quatrième échelon.
- Oui, Maître, comptez sur moi.

CONTRIBUTION N°5

Exfiltration

Stéphane Berrebi

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, je répète, c'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ».

Le vers de Racine se détachait sur fond de parasites. Je compris, Docteur, que les dés étaient jetés : c'était pour ce soir. Je me souviens de tout dans les moindres détails, c'est imprimé quelque part en moi, aussi longtemps que je vivrai.

Léo écoutait avec gravité. Il alla sans un mot éteindre la radio et refermer le placard. Je le pris dans mes bras. Il se dégagea doucement : mêler mission et sentiments serait la catastrophe assurée.

Ce soir là, ce n'était pas une mission comme les autres pour moi : il ne s'agissait plus de transporter des tracts, des journaux, ou des billets... Nous devions exfiltrer un mystérieux visiteur. Il était allongé dans ma chambre, volets fermés. Son visage était recouvert de bandeaux. Léo m'avait dit qu'il avait été blessé lors d'une opération, qu'il était très important et qu'il fallait qu'il quitte le pays. Il ne devait pas tomber aux mains des allemands, ni de la police française. Je ne savais pas qui il était, et je ne cherchais pas à savoir. Léo l'avait amené la nuit précédente en ambulance qu'il avait réussi, je ne sais comment, à conduire sans problème jusqu'à la ferme.

Si les conditions le permettaient, un petit avion devait atterrir de nuit dans le pré mitoyen, guidé par nos signaux. Cela relevait de l'exploit et je n'avais jamais fait ça avant. Deux guetteurs surveillaient la route : en cas de problème, il nous appartenait d'annuler l'opération et de conduire notre visiteur jusqu'à un abri secret près de la côte.

Léo m'avait été présenté par Langdon, officier du S.O.E., un mois auparavant. Je crois qu'il avait été amené pour cette mission et qu'il repartirait après. C'était un vrai casse-cou qui savait tout faire. Il parlait anglais avec Langdon, mais avec notre visiteur il parlait une langue que je ne connaissais pas. Peut-être du hongrois. L'homme au bandeau répondait par signes de tête. Je pense que Léo était un juif immigré qui avait rejoint le maquis de la région et qu'il avait été recruté par le S.O.E. pour ses compétences et sa langue.

Le message qui venait de passer sur la BBC nous était adressé et le "colis" était prêt pour la livraison. Ce système de messages avait été inventé par Georges. Pas Langdon, Bégué, ingénieur radio. Il était d'ailleurs à moitié anglais lui aussi. C'était vraiment un coup de génie. Cela permettait de diffuser des centaines de messages sur tout le territoire, sans aucun moyen pour les allemands de savoir à qui ils étaient adressés.

Je connaissais Bégué depuis 1941 quand il fut en quelque sorte recruté par Vomecourt pour le SOE. Pierre de Vomecourt. J'étais une simple « typist », mais je parlais couramment anglais, français, et aussi un peu allemand. Pierre, qui connaissait ma famille de Limoges, proche de sa mère, avait en moi une totale confiance, et j'avais naturellement rejoint son groupe. A part un travail de dactylo, il m'arrivait de porter des messages ou des paquets à vélo, en voiture, et parfois même en camion, quand il fallait distribuer des liasses de billets pour acheter au noir du papier, payer les cadres, ou soudoyer des allemands !

Dehors la nuit était tombée, très obscure. Pas de lune, aucune voiture, aucun signal d'alerte, aucun bruit, sauf le vent qui soufflait de plus en plus fort. Je craignais que l'avion ne puisse atterrir.

- Que faisons-nous si le temps se dégrade, ils pourront atterrir ?
- Pas de problème, ne t'inquiète pas pour ça, c'est prévu !

Léo avait sorti de sa poche un petit cylindre métallique surmonté d'une sorte de lampe, je n'en avais jamais vu de semblables.

- Va poser ça au milieu du pré, c'est une balise pour nous signaler à l'avion, indétectable au sol ! Moi je vais chercher notre gars, et on te rejoint.

Nous étions tous les trois au milieu du pré. La balise luisait faiblement. Léo parlait à notre visiteur dans sa langue inconnue. L'homme au visage bandé avait l'air inquiet. Soudain l'avion apparut dessus de ma tête. Je ne l'avais ni entendu ni vu arriver. Il flottait à une vingtaine de mètres dans le ciel, immobile. Je n'arrivais pas à voir ses contours dans le noir, juste trois lumières fixes très brillantes. Le vent soufflait de plus en plus fort, et la balise s'était mise à briller comme une braise.

– Ce n'est pas un avion normal, qu'est-ce que c'est ? demandai-je, intriguée.

Léo n'avait pas l'air surpris. L'homme au bandeau était debout, juste entre la balise et moi, sa tête bandée inutilement levée vers le ciel. Puis tout se passa très vite. Nous entendimes des bruits de moteur venant de la route. Trois camions allemands pleins de soldats fonçaient vers nous, à cent mètres environ. Des balles partirent d'un camion dans notre direction, avec le crépitement terrifiant d'une mitrailleuse.

– Merde ! les boches ! couchez-vous vite, A földre, gyorsan ! cria Léo, puis il tomba.

Je crois qu'il avait le crâne éclaté. Je me jetai par terre. Les camions approchaient mais ne tiraient plus. Le visiteur poussa une sorte de cri et arracha ses bandeaux pour voir ce qui se passait. Il était juste au dessus de moi, et je vis une chose incroyable, mes dernières images, Docteur. Sa tête était une monstrueuse tête d'insecte, de mouche, avec des yeux énormes comme des boules aux mille facettes brillantes, et une sorte de ventouse poilue à la place de la bouche. Puis une deuxième chose inimaginable arriva : une sorte de rayon bleu très brillant partit de l'avion jusqu'à la balise et nous recouvrit, moi, l'homme mouche et le corps de Léo. Ma tête tourna, je perdis connaissance.

Voilà Docteur ! Mes derniers souvenirs ! Vous connaissez la suite. Je me réveille dans cette chambre d'hôpital, je ne comprends rien à ce qui se passe : des machines inconnues, des gens habillés bizarrement, plus d'allemands, et cette boîte au dessus de mon lit qui passe du cinéma et des actualités incompréhensibles...

– Madame, excusez-moi, j’ignore encore votre nom : vous avez été retrouvée loin de chez vous, et la police s’applique à vous identifier et à contacter vos proches. Ici, nous allons vous soigner ! Notre service neurologique est un des meilleurs du pays, et nous traitons très bien de nombreux cas comme le vôtre chaque année. Je serai rassurant. Vous montrez des signes d’amnésie antérograde accompagnés de confabulation, sans doute consécutifs à une encéphalite virale dont les symptômes infectieux ont fort heureusement régressé. Vous êtes en voie de guérison, le scanner le confirme. Dès cet après-midi, vous commencez une rééducation et votre mémoire reviendra petit à petit. Maintenant je dois vous laisser, mais n’hésitez pas à me demander, je suis ici toute la journée.

Le docteur regagna son bureau, alluma son Mac et fit quelques vérifications sur Google.

– Georges Langdon ! enfin, Georges Langelaan ! Longtemps que je n’avais pas entendu ce nom ! il n’a pas pu s’empêcher de raconter son histoire de mouche. Quel succès il a eu avec cette nouvelle ! Tout le monde connaît l’homme à la tête de mouche, ou croit le connaître ! ... Mais son vrai succès, ça a été de m’exfiltrer dans le futur. Moi ou, comme disait Léo Szilard : “le dernier physicien hongrois martien”, grâce à qui on a bombardé Peenemünde et pu gagner la guerre ! Et elle ! c’est un miracle que je l’aie récupérée ici avant qu’elle balance tout à la presse et qu’on doive effacer toute cette partie du multivers ! Bon, eh bien maintenant il va falloir la reprogrammer !

Sous son masque de peau, il caressa pensivement ses palpés.

CONTRIBUTION N°6

Castor et Mollux

Marcel Cassou

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, qui n'en finissait pas de durer. Mais quand, bordel, verrait-il enfin le jour se lever ?

Julien, tapi en fœtus sous sa couette, se rappela le bruit étrange qui l'avait réveillé en sursaut : un craquement horrible et puissant, qui semblait venir du jardin. Effrayé et tremblant, sans allumer, il était passé dans la salle de bains dont il ne fermait jamais le volet. Un noir absolu l'empêchait de voir à l'extérieur. Il commença à ouvrir la fenêtre, mais fut rejeté avec force vers le lavabo par un choc épouvantable, qui l'atteignit au visage. D'où venait cette branche qui l'avait si violemment frappé ? Son nez pissait le sang, ses lèvres étaient fendues. Aux feuilles qui l'enveloppaient et à leur odeur, il pensa à un peuplier. Serait-ce celui du fond du jardin, qui se serait cassé et serait tombé sur la maison ?

Il regagna sa chambre après s'être passé un peu d'eau sur la figure, s'habilla sommairement, sortit par la porte principale de la villa, dont il fit le tour, s'éclairant avec une lampe torche. En longeant à tâtons la haie de troènes, il gagna le fond du jardin. Le peuplier s'était bien rompu à environ trois mètres de hauteur. Une cassure franche et nette. Qui donc avait ainsi scié le tronc ?

Attiré par un bruit curieux, il éclaira le bas de l'arbre. Nom de Dieu ! Deux gros castors le regardaient en « riant ». Ils martelaient le sol de leur queue aplatie, en rythme avec l'air « Le Pou et l'Araignée », cette chanson paillard estudiantine bien connue. Une chaînette leur enserrait le cou, portant un blason aux couleurs vives. Autour d'eux une dizaine de « castorillons » ébaubis dansaient une farandole, devant des lapins qui forniquaient sans gêne. Des coqs grassouillets battaient des ailes sans émettre le moindre son, bien que leurs becs

fussent grand ouverts. Comble du comble, un homard énorme, debout sur sa queue, faisait cliquer ses pinces sur un air de fandango.

Julien restait comme collé au sol. Mais où était-il donc ? D'où venait cette tribu de castors musiciens et danseurs ? Et ces coqs aphones ? Et ce homard « fandango-dingue » ? Il s'approcha du reste de l'arbre encore debout pour s'y appuyer et reprendre ses idées. Le tronc se courba comme s'il était en caoutchouc, entraînant Julien dans une courte chute où il heurta l'un des gros castors qui, d'un violent coup de queue, l'envoya au pays des songes.

Quand il rouvrit les yeux, il vit la lune, qui était pleine. Elle avait deux bras et fumait un joint avec un grand sourire de satisfaction. Julien s'assit, se prit la tête à deux mains, la secoua violemment pour retrouver ses esprits et, s'étant relevé, les yeux mi-clos, la torche éteinte, il retourna tout doucement, en somnambule, jusqu'à sa chambre où il se blottit sous sa couette en murmurant : il faut que je tienne ! que j'attende le jour !

Son sommeil lui sembla éternel. Puis il devina que le jour était levé. Il se dégagea lentement de sa couette, repoussa ses oreillers, quitta précautionneusement son lit et ouvrit tout doucement la porte de la salle d'eau. A sa grande surprise, la fenêtre était fermée. Le soleil rentrait à flots. Dehors il devait déjà faire chaud. Le peuplier se tenait bien droit et intact au fond du jardin.

Que s'était-il donc passé ? se demanda Julien. Serais-je fou ? Appuyé au lavabo, face à la glace, il vit que son nez et ses lèvres étaient intacts. Il se remémora peu à peu sa soirée, s'avoua *in petto* qu'il avait, bien que seul, trop arrosé son dernier succès : un bulot d'or pour ses recherches sur les travers sexuels de certains mollusques. Le bulot d'argent avait été attribué à son éternel concurrent, le bien connu Professeur Lamoule, pour les résultats de son étude sur les sautes d'humeur des holothuries hermaphrodites. Quelle brillante victoire que la sienne !

Il vit alors, ouverte, la boîte ronde et noire de Nivu Nikonu, ce puissant anti-allergique chinois, à base d'extraits de deux champignons hallucinogènes tibétains : le Yéti yétipa de la haute vallée du Mékong et le Potala lala hitou, qu'on ne trouve qu'au pied

des glaciers de l'Everest. Il en prenait pour guérir certains vertiges liés à l'absorption de son péché mignon : la tisane de queues de cerises bigarreau, complétées par quelques tiges de cannabis. Il comprit qu'un peu ivre il avait confondu deux boites et qu'au lieu d'une capsule de charbon actif pour l'aider à digérer, il avait pris ce remède avec lequel il ne fallait surtout pas, mais alors surtout pas, boire d'alcool.

Rassuré sur sa santé intellectuelle, ravi de son intégrité physique, il leva les mains doucement, puis les abattit avec force de part et d'autre du lavabo, cherchant, en souriant et en se trémoussant, à retrouver le rythme de la musique « castorienne » : « *Et on entend, dans les champs, s'mast....les éléphants, Et on entend, sous les ormeaux, battre la m... à coups de marteau... Non, non, non, Saint Eloi n'est pas mort, car il bande encore, car il bande encore !* ». Mais hélas pour lui, ce matin-là, la raideur caudale des castors n'était pas au rendez-vous et derrière l'opercule de son bulot d'or il ne percevait même aucun frémissement. Il se contenta donc de chanter...

CONTRIBUTION N°7

Histoire d'Athalie

Michel Catin

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. Elle commençait toujours son histoire de la même façon, je ne pouvais y échapper et chaque fois que je m'approchais d'elle, elle se mettait à parler en rythme comme on berce un nourrisson, comme un lecteur de disque bloqué sur la touche « repeat » : c'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, un alexandrin de bonne souche, la même rengaine effroyable et poétique. J'assistais en direct à une sorte de cauchemar récité en cadence, et que je te fais apparaître la mère morte depuis des lustres, et que je te répare l'irréparable, les lustres toujours les lustres, et que je te dévore des chiens ensanglantés ; elle me jetait à la figure toutes ces images, toutes ces images que je mélange un peu désormais, toutes ces images qui défilaient dans ses yeux et ses mots.

Je ne comprenais pas tout, il y avait même un bel enfant comme un ange qui passe, c'était fatigant à la fin.

Le pire était quand je passais la visiter au petit matin juste avant de faire un saut à la mosquée adorer l'éternel, comme disait monsieur le curé ; je sacrifiais à ce rituel et faisais semblant comme tout le monde, il fallait bien tenir mon rang dans la cité. Je les confonds tous désormais, ces diseurs de bonnes nouvelles.

A cette heure d'incertitude alors que l'obscurité n'avait pas encore déserté son regard, l'esprit encombré des effrois nocturnes qui l'agitaient, elle déclamait dans les jardins de l'asile d'une voix à faire fondre le givre en hiver et fuir les oiseaux en été, et je devais me forcer pour rejoindre sa silhouette à la fois hautaine et terrassée, à

peine distincte dans la brume, déjà fantôme avant la mort. On avait insisté sur l'utilité de venir tôt car, passé ce moment d'angoisse, le reste de sa journée était plus calme quand elle m'avait vu ; alors je me faisais une raison au moins une fois par semaine. J'étais son lien avec le reste du monde, et peut-être en retour m'était-elle un viatique vers l'insondable. Après tout, je l'aimais.

Son état s'était aggravé depuis peu et j'avais dû me résoudre à la placer ici, une maison de bonne tenue et de grande réputation, on peut y mettre les formes et les fleurs, un asile. C'est exactement ce que disent les gens, un asile.

On dit tant de choses, sans savoir, sans comprendre, quand ce serait un royaume. Que savent-ils, les gens, de ces hauts murs et de ce qu'on entend au-delà, parfois des cris et des plaintes qui confortent les idées fausses, parfois des rires et des soupirs, que savent-ils du dévouement et du désespoir ? Elle se tourmentait depuis longtemps déjà et je m'étais habitué à entendre ses remords mystérieux, un passé qui passait mal, et cette histoire d'enfant, un abandon, une mort, un assassinat peut-être va savoir. Comment déchiffrer l'incohérence ? Je ne suis pas de la police non plus et la vérité ne m'intéresse pas, il faudrait déjà qu'elle existe.

Pendant longtemps tout avait été presque normal et elle menait à la maison sa petite vie de femme au foyer bien sage. Normal, quel mot stupide, comme s'il y avait quoi que ce soit de normal en ce monde ! Mais bon, c'est ce mot là que j'ai écrit. Pas question qu'elle ne sorte, évidemment, les gens n'auraient pas bien compris. Il lui arrivait de monter sur une chaise et de se proclamer reine de Saba ou bien d'ailleurs, est-ce que je sais moi, il y a bien loin en ce pays-là, et de partir en vrille avec douze tribus et un enfant caché, toujours lui, cet enfant qui revient dans le discours, dans le torrent des mots, l'enfant insubmersible. Puis elle descendait de son perchoir dérisoire et me préparait mes fallafels et un gigot d'agneau pour Pâques.

A la maison, c'était vivable et commun. Mais je ne pouvais envisager qu'elle sorte, au risque de la voir escalader la fontaine de la place ou le kiosque à musique, pour y élucubrer. Alors il ne fallait pas sortir et c'est tout. A vrai dire, nous respections notre convention : elle restait à la maison et y régnait sans partage ; tout lui était dû et elle seule pouvait changer l'ordonnancement, la décoration, les menus, sans

que je puisse seulement froncer un cil. Je devais apporter le nécessaire et le superflu à la demande et l'on tolérait un peu de retard mais pas trop. En échange, elle faisait tout elle-même, peinture carrelage maçonnerie cuisine et dépendances. J'étais servi à table ponctuellement midi et soir, j'avais ma liberté du petit déjeuner et de mes vagabondages dans les ténèbres extérieures où ne sont que pleurs et grincements de dents. Il fallait bien y vagabonder, à l'extérieur, ne serait-ce que pour trouver les ingrédients de notre vie, cernés par les voisins hostiles heureusement plus divisés entre eux qu'unis contre nous. Ma reine de Saba ou de Babel selon les jours provoquait chez eux désir et méfiance et un mauvais coup est si vite arrivé.

Ainsi tout était pour le mieux à ces petits détails près. Les petits détails, on ne peut jamais échapper aux petits détails qui clochent.

Mais voilà, c'était trop facile et l'on arrive toujours au bout de son pain blanc. Les nuits devenaient agitées, insoutenables, et pour finir s'était installé ce cauchemar en alexandrins, récurrent et rabâché, avec la belle-mère fardée comme une gamine qui ne s'est pas vu vieillir et la meute de vampires déguisés en King Charles, sans oublier le bel enfant, toujours présent celui-là. J'ai tenu le coup quelques semaines. Mais j'ai fini par comprendre que je ne m'en sortais pas tout seul. Tant que je restais immobile tout allait à peu près. Elle roulait des yeux de folle comme si elle l'était, mais elle ne disait rien. Dès que je bougeais, elle se jetait dans son récit en gesticulant, une tragédie grecque ma parole. Il fallait pourtant bien que je bouge, que je me remue, aller et venir, tout simplement vivre. Je ne pouvais pas prendre racine.

Ils l'ont emmenée. J'ai réussi mon coup.

J'avais appelé les infirmiers et je leur avais demandé de se déguiser en philistins. En quoi ? Mais oui, en philistins, avec turban cape et pantalon bouffant. Ils m'ont dit pas de problème, c'est notre tenue de travail. Ils sont arrivés au beau milieu de l'après-midi en pleine chaleur, et en les voyant son visage s'est éclairé. Enfin je retrouve mon armée s'écria-t-elle, et elle monta sur sa chaise habituelle pour les haranguer. Sa joie fut totale quand ils l'entourèrent et la portèrent en triomphe jusqu'à l'ambulance. Elle n'eut pas le temps de

descendre de son piédestal, un jeune stagiaire d'un geste vif et fatal l'avait piquée à l'épaule et endormie.

Voilà toute l'histoire. Depuis je me sens seul. Les voisins ne s'intéressent plus à moi et se chamaillent en d'interminables procès sur la hauteur des clôtures, la longueur des branches d'arbres, le bruit des tondeuses à gazon et des pétards qu'on se jette, le chemin de servitude. Je me fais ma bouffe, il n'y a pas d'autre mot, et le gigot pascal est trop cuit à chaque fois. Je vais lui rendre visite tous les samedis à l'aube, adorer l'éternel me dit-elle en souriant, heureuse au fond malgré ses terreurs nocturnes car elle s'est prise d'affection pour le stagiaire qui pique si bien l'épaule et qu'elle appelle mon fils.

CONTRIBUTION N°8

Entre deux mondes

Jérôme Pellissier-Tanon

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit qui dura pour le moins cent un jours et cent nuits.

Ils avaient accédé au complexe souterrain en suivant pas à pas la procédure écrite remise par le mystérieux personnage qui les avait accueillis à l'arrivée du véhicule militaire. Julie, Malika, Ernest et Elie avaient fait connaissance dans la salle qui devait être pour plus de trois mois le lieu de leur vie commune.

S'interrogeant les uns les autres, ils avaient compris que leurs recrutements avaient suivi la même procédure, à commencer par les annonces dans les journaux scientifiques auxquels ils étaient abonnés : « Pour la simulation d'un vol spatial de très longue durée, nous recherchons des scientifiques de haut niveau prêts à consacrer plusieurs mois de leur carrière à une expérience de vie collective en milieu confiné ».

Ils avaient comparu devant une série de personnages énigmatiques qui pratiquaient le mode interrogatif de préférence au dialogue. Des visites médicales, des examens d'aptitude physique et psychique, des tests psychotechniques avaient précédé une entrevue décisive avec le patron du programme de simulation des vols spatiaux.

Une fois leurs paquetages logés dans leurs cellules de vie respectives, ils s'étaient retrouvés à l'heure H pour écouter le premier message du Patron. « Au quatrième top, votre module de long séjour va quitter son orbite pour entamer sa trajectoire vers Mars ».

Le compte achevé, rien ne s'était passé. Le contraire aurait été une surprise. Il fallait bien que leur mentor gardât une certaine forme de

pouvoir, celui des mots. Chaque jour terrestre, à la même heure, il se ferait entendre, avait-il annoncé.

Laissés à eux-mêmes, ils eurent vite fait de découvrir le contenant de leur vie quotidienne : ils étaient confinés dans les anciennes structures du plateau d'Albion, délaissées au profit des sous-marins nucléaires, mais toujours équipées d'une centrale électrique avec une grosse réserve de fuel et de tous les moyens propres à assurer des conditions de vie irréprochables. Ils purent y circuler librement et tirer parti des ressources du lieu.

Les jours terrestres s'écoulèrent, grains de sable dans le sablier. Le Patron les appelait ponctuellement ; ses propos étaient anodins. Ils n'y répondaient pas, décidés à protéger leur libre arbitre. Quand le dormir, le manger, le boire, l'exercice et l'hygiène ont pris leur part du temps, que faire du reste, en l'absence de la moindre suggestion venue de l'extérieur ? S'abandonner à l'empire des sens ? S'abîmer dans la création artistique ? S'évader dans le rêve ? Sombrier dans la mélancolie ? S'épuiser dans des querelles futiles et féroces ? Leurs premiers échanges leur ayant permis de satisfaire leur légitime curiosité, ils convinrent que là, les attendait Dirvol – surnom trivial qu'ils avaient donné au Patron.

Julie était une grande blonde aux yeux bleus. Elle préparait une thèse de doctorat sur un sujet très pointu relatif à la philosophie des religions. Elle pratiquait la montagne en toutes saisons et faisait de l'aquarelle à l'occasion. Malika était une robuste petite brune, ingénieur agronome spécialiste de la paléobotanique. Dans ses loisirs, elle reconstruisait une vieille bergerie caussenarde lorsqu'elle ne chantait pas des négrospirituels en chorale. Ernest, rouquin aux yeux verts, était médecin urgentiste. Après quelques années passées avec « Médecins du Monde », il avait rejoint une équipe de recherche médicale qui refondait les règles d'une pratique en milieu rural sous-développé. Amoureux de littérature, il s'accommodait des aléas de sa vie errante. Elie, teint mat et cheveux bouclés, était un spécialiste en métallurgie et passionné de préhistoire, il reconstituait les processus d'élaboration des métaux de l'âge de bronze et des débuts de l'âge de fer. Dans ses loisirs, il pratiquait la navigation à voile. Cinq ans les séparaient de leur trentième année, les filles par défaut, les garçons par excès. Aucun des quatre n'avait d'engagement sentimental décisif.

Moi, le Patron, j'ai eu chaque jour en mains la transcription de leurs échanges verbaux. Dirvol ! Ce sobriquet m'a surpris. Ange ou démon ? M'avaient-ils percé à jour ? Que signifiait leur mutisme à mon égard ? Leur cohésion dépassait toutes mes espérances : ils se passaient très bien de moi.

Quand le sujet des autobiographies a été épuisé, s'est improvisée une étonnante session universitaire, chacun délivrant l'essence de son savoir. J'ai été submergé par la honte en découvrant combien j'en savais de moins en moins sur de plus en plus.

Grand maître de la recherche sur le cosmos, j'en défends et redistribue les crédits. Ma carrière est derrière moi. Cependant, je cultive mon jardin secret : les collisions des gros astéroïdes avec la Terre. C'est pourquoi les travaux étranges de Sergueï Kornilof ont attiré mon attention. Sergueï, s'en souvient-on ? Ce mathématicien génial a osé défier l'Establishment en refusant un prix prestigieux, récompense de ses travaux d'exception. J'ai su gagner sa confiance par un long séjour dans sa retraite du lac Baïkal, le ramener à Saint-Petersbourg et mobiliser sa prodigieuse capacité à prévoir les aléas des trajectoires des très gros astéroïdes à l'approche de la Terre. Le calcul de la probabilité d'une collision a remplacé le tracé supposé d'un croisement.

Notre complicité était un secret bien gardé. Il y a un peu plus d'un an, il m'a informé qu'un certain très gros objet, censé passer au large de la Terre, en réalité avait trois chances sur dix de s'y écraser. Il jubilait !

Moi, pas. S'il disait vrai, j'avais trois chances sur dix d'être le témoin averti de la fin du monde des humains, soixante six millions d'années après celle du monde des dinosaures. J'ai décidé de me taire. Quinze jours se sont passés avant que les boues soulevées dans ma conscience retombent et que j'y voie clair.

J'ai engagé un pari que Pascal n'avait pas envisagé : créer le germe d'une nouvelle humanité. Pour que le projet XMA – mon projet – soit le bon choix, il faut que Sergueï ait raison et que l'aléa joue en faveur de la collision. Dans les autres cas, l'humanité poursuit son cours et, pour le pire, je suis ridiculisé – cela ne tue plus. Etre dieu dans une

minuscule fraction de l'espace et du temps, voici la perspective vertigineuse qui s'offre à moi.

Je me suis mis au travail. Selon les spécialistes, trois ans est la durée de la grande extinction, trois ans avant que les poussières nées de la collision ne décantent et que le soleil ne brille à nouveau. Trois ans d'un froid mortel. Les installations du plateau d'Albion seront la nouvelle Arche ! L'Armée – le petit doigt sur la couture du pantalon – la garnira de tout ce que je voudrai, avec la bénédiction de son ministre, un frère. Le Centre d'Etudes des Comportements en Situation Extrême collaborera avec enthousiasme à la simulation, sans se poser de questions. Deux femmes et deux hommes, c'est mon ultime choix. Deux Eve, deux Adam.

Voici, mes amis, ce que vous devez savoir, par ce texte désordonné que je vous transmets sur le téléfax rouge, merveille antédiluvienne conservée par la Grande Muette. Dans deux heures, si rien n'advient, l'officier qui vous a accueillis vous délivrera et vous déposera à la gare d'Avignon. Détruisez cet écrit et respectez votre obligation de secret. Dans le cas contraire... Bonne route pour le Nouveau Monde, à travers une profonde nuit de mille jours et mille et une nuits.

CONTRIBUTION N°9

Le songe d'Attali

Jean Monville

Sonnet de forme classique :
Alexandrins,
Deux quatrains, deux tercets,
Rimes ABBA, ABBA, CCD, EDE

Le songe d'Attali : Le grand soir.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,
Pleine d'épouvante, de poignards acérés,
De crimes sauvages dans les quartiers dorés,
Voués, fol désir d'Harlem, à tous être détruits.

Hollande que flanquaient ses séides honnis
Sabrait avec rage les bourgeois apeurés
Et pendait les banquiers à de très hauts gibets
Sous le regard cruel de Mélanchon ravi.

Montebourg chevauchant une fière cavale
S'élançait au galop pour la lutte finale
Sur le champ de ruines de l'usine d'Aulnay

Quand Taubira ouvrit les portes des prisons,
Libérant Cahusac, honnête homme s'il en est,
Je m'éveillai soudain, secoué par des frissons

CONTRIBUTION N°10

Mon double n'est pas si simple

Jean Deleplanque

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
Où l'esprit vagabonde et le sommeil s'enfuit,
Qu'est entré dans ma chambre un homme tout en noir,
Sans autorisation, sans le moindre bonsoir.

Ses cheveux châtain ondulaient jusqu'à sa nuque ; barbe et moustache aux reflets roux lui donnaient l'air d'un philosophe. Assis au pied de mon lit, il me regardait en silence dans l'obscurité. Plus éberlué que furieux, plus mondain que curieux, je lui demandai poliment de bien vouloir se présenter.

– Je suis ton double, dit-il comme si la chose allait de soi.

Je n'aime pas, qu'un inconnu me tutoie ; j'adoptai d'emblée un ton caustique.

– Lequel ?
– Comment lequel ?
– Un double doit avoir un double puisqu'il est double par définition. Donc triple en utilisant la progression arithmétique et quadruple avec la géométrie... Lequel êtes-vous monsieur ?

Il me fallait quitter mon état comateux
Pour dissoudre à l'instant ce rêve fallacieux.
Je mis donc à profit sa surprise muette
Pour m'endormir et renvoyer ce trouble-fête.

Je commençai de compter les doubles de mes doubles en les faisant sauter la clôture d'un champ comme s'ils étaient des chèvres ou

des moutons... J'étais à peine arrivé à cinq cent douze, qu'il sortit de sa réflexion.

- Faux ! lança-t-il d'une voix conquérante, ton double ne peut pas avoir un autre double que toi-même puisque c'est toi qui est son double. La proposition est réversible, mais fermée.
- Autrement dit, répondis-je à ce fâcheux, désinvolte et sentencieux, mon double ne serait pas complexe mais unique ?
- Euh... dans un sens oui, me répondit-il gêné, sentant que je l'avais pris au piège.

Je poussai mon avantage sans attendre.

- S'il est unique, comment peut-il être double ? Cela me fait penser au mystère de la Sainte Trinité, mais en plus simple.

Je lui avais cloué le bec ! Il restait songeur et regardait la lune qui venait d'apparaître à travers la fenêtre. Je me décidai donc à m'endormir vraiment, lorsqu'il reprit la parole, cette fois d'un ton plus humble.

- Je ne sais pas que répondre à ta question ; tout ce que je peux dire est que je suis vraiment ton double... Bonjour, ajouta-t-il en me tendant la main.
- Bonsoir, répondis-je, en enfouissant ma tête dans l'oreiller, bien décidé à quitter ce rêve idiot.

C'est alors qu'il me saisit l'orteil à travers la couverture comme pour le dévisser. Il me faisait mal, cet animal ! ... Vindictif, je lui pinçai le biceps ! Pas trop fort cependant par crainte d'éprouver la même douleur ; après tout, que savais-je d'une possible doublure charnelle ?

Je ne ressentis rien.

Je le pinçai plus fort sans autre résultat
Qu'amener sur sa lèvre un sourire un peu fat.
Alors excédé, je le traitai d'imposteur
Et je lui dis d'aller se divertir ailleurs.
Mais les quelques détails sur mes concupiscences
Qu'il livra en riant, troublèrent ma conscience.

Pas de doute, il me connaissait mieux que moi-même... Il commençait du coup à m'intéresser, et je posai quelques questions... Je me demandais comment l'utiliser s'il existait vraiment.

Me ressemblait-il assez pour me remplacer à la bibliothèque pendant que j'irais me promener ? ou me succéder pour achever de satisfaire George ? Il n'aimait pas les chevaux, donc ne pouvait me servir de cocher ; il n'avait même pas des idées politiques semblables aux miennes...

Alors je lui demandai crûment à quoi il pouvait bien servir.

- Mais à rien, me répondit-il de sa voix devenue plus chaleureuse depuis que nous nous étions mutuellement pincés. Pourquoi veux-tu qu'un double serve à quelque chose ?
- Mais parce que tout dans ce monde a son utilité !
- Ah oui ? Et la beauté ? Et la conscience ? Et même l'existence ? Sais-tu pourquoi tu es sur terre ?

Il avait repris son ton prétentieux ; craignant pour mes orteils, je me recroquevillai vers la tête du lit. Je n'aimais pas du tout la tournure que prenait la conversation. Mon double n'était pas simple et je ne voulais pas qu'il me complique l'existence, surtout s'il ne servait à rien.

Il se leva pour faire les cent pas dans ma chambre par groupes de dix entre lesquels il plaçait un demi-tour pour ne pas taper dans les murs.

Après s'être longuement étendu sur le Seth des Egyptiens, les Erinyes, les anges déchus, et autres étrangers vêtus de noir qui lui ressemblaient comme des frères, il se lança dans de longues et fumeuses élucubrations sur l'unicité relativiste, l'égoïsme réflexif, la dualité primaire... que sais-je encore. Il se gargarisait de mots en igme ou en isme et pointait du doigt tantôt vers le plafond, tantôt vers moi.

Quand je m'assoupissais, il élevait la voix. Si j'osais une question, il me bombardait d'héautoscopie, de duplicatologie ou d'autruité...

Moi, je pensais amour, souffrance, mort et pleurs ;
J'aspirais au calme pour nourrir ma langueur.
Je cherchais un moyen de me débarrasser
De cet intrus gênant, bavard et compassé.

Il devait aussi commencer à fatiguer,
Parce qu'il arrêta soudain de plastronner,
Tout en continuant ses allées et venues
Que je trouvais lancinantes et saugrenues.

Je fonçais dans la brèche en exploitant son trouble.

– Que pensez-vous du don d'ubiquité, mon double ?

Interloqué, peut-être dérouté par le son de ma voix, peut être vexé
d'avoir oublié ce don, il omit de compter ses pas et se retrouva de
l'autre côté du mur.

Ravi de sa disparition,
Qui mit mon esprit sous tension,
J'allai rallumer ma chandelle.
Puis sans quitter mon oreiller
Je pris ma plume et du papier,
Pour écrire une ode à ma belle.

NUIT DE DECEMBRE

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon lit vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

CONTRIBUTION N°11

Journal de bord d'un explorateur

Bernard Levi

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Et je pèse mes mots.

Oui, cette nuit est profonde, puisque je m'éveille d'un long sommeil, commencé à l'arrivée d'une nuit qui n'en finit pas de noircir et notre ciel et nos idées. Je ne saurais dire combien de temps j'ai dormi, en particulier combien de jours, puisque aucun jour n'est venu éclairer ce sommeil. Mon père m'avait expliqué, car tout s'explique maintenant, que nous sommes sortis d'un Moyen Âge irrationnel, que, repoussés par d'autres Blancs, des Humains, dans cette région qu'ils qualifient de polaire, nous subissons la contrainte d'un hiver indéfiniment nocturne, où l'espoir d'un printemps sans nuit est notre seul soutien.

Oui, cette nuit est horrible car je ne sais quand la lumière reviendra. Sera-ce dans un siècle (le siècle des lumières ?), ou un an, ou une semaine, (oserai-je dire : ou un jour ?). Mais cette attente d'un avenir lumineux incertain est trop pénible et je décide d'aller à sa rencontre, de chercher dans la nuit le chemin du soleil. Je dois partir tout seul, car mes parents ont passé l'âge des aventures. Et puis, je regarde avec tristesse mes chères sœurs, l'aînée, Grande ourse, et notre benjamine, Petite ourse, mais, je n'ose pas les réveiller, car elles jouissent d'un sommeil attendrissant. Je ne leur ferai pas partager mes angoisses et encore moins mes projets. Je ne veux même pas leur emprunter leur chariot pour arriver plus rapidement à la lumière, car son efficacité serait douteuse par suite du manque d'esclaves danois, bipèdes et vigoureux, à lui atteler : ceux que nous avons saisis lors de notre dernière expédition d'été se sont évadés, avant l'irruption de cette nuit, que je vais tenter de percer.

Donc, pour fuir cette obscurité qui m'écrase et me désespère, je partirai seul et à pattes. Je ne veux pas non plus éveiller mes parents qui, aidés par le poids de l'habitude, dorment d'un sommeil aussi profond que la nuit qui les baigne, rêvant sans doute au soleil qui viendra, un jour, timidement, éclairer, par en bas, leur réveil. Je dois me passer des conseils attendris de ma mère, fière de mon audace : « Emporte ton cache-museau et prends ta peluche ; l'hiver ce n'est pas seulement le temps de la nuit, c'est aussi celui du froid, du grand froid. » Je devine aussi ses conseils alimentaires : « N'oublie pas que si durant le temps du sommeil il n'est nul besoin de se nourrir, la nuit sans fin étant aussi une nuit sans faim, la station debout du marcheur éveillé réclame quelque nourriture. Veille donc à te munir des instruments capables de rompre la glace (ce qui est d'ailleurs un usage des civilisations conviviales) et de te fournir des repas à base de poissons glacés, que tu complèteras, pour tes desserts, grâce à quelques pots de miel restant de notre campagne d'été : tu n'auras besoin ni de N fruits, ni de N+1 légumes, et tu ne souffriras pas de la faim des haricots ». Et puis un conseil vestimentaire : « Emporte ton panama vert ; ce sera le canal idéal pour le retour du soleil et aussi un abri contre ses coups, qui seront ses signes de bienvenue. »

Je me passerai aussi des conseils moins variés, essentiellement topographiques, de mon père : « Inutile d'emporter, pour te diriger, ta boussole ou un sextant ou même le génial petit système (en abréviation GPS) que j'ai mis au point pour nos expéditions ; la proximité du pôle les rend fous ; ils sont impôlis, donc inutilisables ici. En fait n'importe quelle route rectiligne conviendra à ton désir d'échapper à notre nuit glaciale, à notre froid noir : son suivi t'éloignera à coup sûr de notre pôle puisqu'il ne peut s'agir que d'un méridien descendant vers la lumière et la chaleur, qui ont fait brunir nos cousins plantigrades. Ne le suis pas trop longtemps, il te ramènerait dans un autre froid, celui du pôle d'en bas, que nos explorateurs n'ont jamais atteint, et qui ne vaut sûrement pas le nôtre, étant tout juste bon pour des manchots. »

... Et quand je reviendrai, plein de lumière et de chaleur, je rapporterai dans mon sac à dos pour Petite ourse un bouquet des tendres primevères, qui portent le reflet des couleurs du soleil renaissant, et pour Grande ourse une corbeille de fruits, cueillis au pays où fleurit l'oranger.

Et quand je reviendrai, nous danserons et chanterons,
tous ensemble, éclairés et chauffés par le soleil,
jusqu'à minuit.

À suivre

La suite de ce document émouvant, écrite sur son revers, n'a pu être déchiffrée par son découvreur, le célèbre explorateur norvégien NORSKVALSTRÖM, qui, lors de sa trente-troisième tentative d'atteinte du pôle Nord en passant par le pôle en Ploy, avait découvert avec émotion les traces d'un campement et de pas d'ours. Après avoir consulté des oursologues distingués, il avait reconstitué cette expédition solitaire, qui n'est d'ailleurs pas décrite dans ce texte. Il avait supposé que son échec avait résulté d'un phénomène géographique malencontreux expliquant le retour prématuré à son point de départ de cet héroïque plantigrade (dont on se demande où il avait appris à écrire en français) : suivant les conseils paternels, il avait pris n'importe quelle direction, laquelle, par un extraordinaire hasard ne fut pas celle d'un quelconque méridien, mais celle du seul parallèle qui passait par ce point de départ, auquel il le ramena, en pleine nuit et à sa grande surprise. Alors, plein de sens et raison, il avait suivi le sort de sa famille, réveillée par son arrivée inattendue, et il n'avait plus voulu la quitter, jugeant que ce retour involontaire avait une signification impérative.

À titre de conclusion, une mauvaise nouvelle (vraiment ?) : des chercheurs polaires ont démontré qu'un iceberg titanique avait mis fin à la vie de cette famille de grands Blancs. Et la mémoire de ces événements en noir et blanc, qui nous est parvenue, s'articule autour de ce texte authentique, aussi troublant géographiquement que le récit des aventures de Christophe Colomb, parti par erreur dans la bonne direction, celle du soleil couchant, et aussi significatif moralement que le magnifique « Mehr Licht » d'un Goethe (Johann Wolfgang von), en fin de parcours.

Honneur au courage malheureux, enfin dévoilé, de cet ours, blanc comme neige, qui cherchait, sans le savoir, le merveilleux Jardin des plantigrades, un paradis ensoleillé, à jamais perdu .

CONTRIBUTION N°12

Terreur

Mickaël Buchet

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit que Jonathan avait basculé. L'absence de lune envahissait de son obscurité l'espace exigu où il était condamné à rester. Les dix mètres carrés de cette prison où le danger pouvait surgir de n'importe quel coin, faisait vivre Jonathan dans une terreur innommable. Chaque mois, Il sentait les forces obscures se rassembler pour venir le tourmenter. Rien ne pouvait le protéger sinon le retour de l'astre solaire au petit matin. Cette nuit aurait due être comme les autres et Jonathan ne put le supporter.

La terreur monta progressivement. Du coin de l'œil, Il détectait parfois un mouvement occasionnel. Les forces des ténèbres approchaient de nouveau. Tremblotant, Jonathan essaya de se réfugier dans le coin le moins exposé de la salle. Rien n'y faisait. Il sentait les émotions rapaces de ces vautours nocturnes. La peur le tenaillait et Jonathan claquait des dents.

Le bruissement des ailes ombreuses fut soudain entrecoupé d'un craquement sourd. Sursautant, Jonathan se retourna en direction du bruit. Quelque chose de plus gros approchait. Les oiseaux charognards étaient oubliés. Toute son attention était maintenant tournée vers cette nouvelle menace. Aucun bruit ne vint cependant troubler à nouveau le silence. L'attente et l'expectative d'une future attaque était bien pire. Jonathan sentait son cœur battre à tout rompre.

Et le bruit tant attendu arriva. Le sol renvoya de nouveau ce craquement indiquant l'arrivée d'un être de fort poids. Jonathan sentit soudain un liquide chaud couler le long des jambes. L'attaque commençait et pour la première fois, il était touché. L'horreur de la

blessure le fit soudain basculer. Allant au-delà de la terreur, son esprit entra dans une fureur combattante.

Ramassant une lance appuyée contre un mur, Jonathan se mit en garde face à la créature qui approchait. Un sombre vautour tenta de profiter de sa position pour frapper Jonathan dans le dos. Heureusement, le jeune homme sentit le bruissement d'aile annonciateur et se retourna en frappant le volatile du manche de sa lance. L'ombre du volatile partit à la suite de l'oiseau et s'effondra sous la violence du coup.

Cette première victime déclencha la frénésie du combat. Les oiseaux se ruèrent sur Jonathan. Sentant qu'il allait être submergé par ces attaques provenant de toutes parts, il esquaiva d'un bond qui l'emmena sur le lit. Quelques oiseaux se percutèrent et tombèrent. Les autres volatiles commencèrent à hésiter entre dévorer leurs camarades tombés ou continuer de pourchasser cette proie qui était bien plus appétissante mais qui avait déjà montré qu'elle savait se défendre. Fidèles à leur réputation de charognards, les vautours refluèrent en grinçant leurs morts.

Le silence se faisait oppressant et Jonathan ressentait l'imminence d'une nouvelle attaque. Celle-ci ne se fit pas attendre longtemps. Elle prit la forme de trois molosses qui s'approchèrent prudemment, se faufilant dans l'ombre. Malgré leur discrétion, Jonathan frissonnaient sous le léger souffle glacé de leurs haleines.

Après la terreur, le calme envahissait Jonathan. Les chiens infernaux sentirent son absence de peur et hésitèrent. Le jeune homme profita de l'occasion pour pourfendre le premier d'entre d'un marche flèche digne des meilleurs escrimeurs. Sans douter du résultat, il pivota sur lui-même et s'accroupit tandis que le second bulldog bondissait et lui passait au-dessus. Laisant le molosse disparaître dans un bruit de verre brisé, Jonathan effectua un tour complet et heurta un meuble judicieusement placé. Dans un bruit d'ossements fracassés, la lance se brisa tandis que la bibliothèque écrasait le dernier chien.

Nul temps pour souffler. Les pas du Seigneur de ces bêtes se rapprochaient de plus en plus. Soudain, il fut là. Habillé de sa noirceur menaçante, il venait affronter lui-même ce jeune homme qui lui résistait. Muni de son bout de manche à balais, Jonathan n'avait

plus le choix. Il projeta de toutes ses forces son javelot improvisé qui pourfendit la source de toute noirceur.

Un grincement, un léger dé clic et la lumière fut.

« Jonathan, que se passe... », s'interrompit la femme en ouvrant la porte.

La mère de Jonathan resta bouche bée à la vue du champ de bataille qu'était devenu la chambre de son fils. Elle contemplait d'un air ahuri son fils pantelant qui se tenait debout sur son lit avec son le pantalon de pyjama trempé. Le vent nocturne s'infiltrait par la fenêtre brisée, la bibliothèque gisait en deux morceaux au sol et une moitié de manche à balais était fichée dans le rideau du placard.

CONTRIBUTION N°13

Au bout de la nuit

Jérôme Pellissier-Tanon

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit... Ainsi débute le manuscrit ébauché par Jules. Il est à présent enfoui dans le sac de toile bleue que Julie porte en bandoulière. Il y voisine avec Céline, en livre de poche. Jules et Julie franchissent la coupée du « Viking ». Il va les mener de l'Istrie au Monténégro, en courtes navigations et longues escales le long de la côte dalmate. Une belle parenthèse de ciel bleu s'ouvre dans la grisaille de ce mois d'avril. Nul doute que les cent passagers sauront apprécier les rudes montagnes désolées et les charmantes villes anciennes, témoignage d'une civilisation perdue d'audacieux commerçants et de fiers marins, tour à tour émules et vassaux de la Sérénissime. Ils navigueront parmi les mille quatre cents îles, la plupart désertes, survivantes de l'engloutissement d'anciennes montagnes sous la montée des eaux de l'actuelle interglaciaire. Ils déploreront l'effondrement de l'économie titiste, laissant à l'abandon de grandes usines tristes. Ils s'en consoleront à la vue du grouillement des maisons et maisonnettes récentes, ni jolies, ni laides, preuve d'un certain bien-être, fruit du tourisme envahisseur.

Le « Viking », réformé après quarante ans de cabotage de fjord en fjord au sein de la flottille de l'« Express Côtier » norvégien, a été converti en bateau de croisière, aussi ringard qu'il était possible pour attirer les touristes lassés des hôtels flottants à l'italienne. Pas de casino, pas de thèmes de voyage, une seule salle à manger où, pour le service unique, on s'assied avec qui l'on veut. Le capitaine et les marins sont croates, l'armateur et le personnel administratif, russes, les serveurs et serveuses, macédoniens, le personnel de cabine, monténégrin, le voyageur, français. On peut aller inspecter le moteur à toute heure du jour ou de la nuit, s'assurer qu'il ronronne paisiblement au rythme de ses cinq cylindres, dont les têtes émergent

du bloc à tour de rôle. Le chef mécanicien annonce dans son mauvais anglais qu'il a des centaines de milliers d'heures de service sans défaillance.

Une ombre, furtive, se glisse dans ce tableau de conte de fées. Déjà, la veille de l'embarquement, elle s'est manifestée, grosseur rosâtre au bout du nez de Jules. Elle affirme sa présence à bord, envahit l'espace visuel par la droite. Il faut se rendre à l'évidence : c'est l'œil lui-même qui renâcle. De jour en jour, un rideau gris, puis noir, tombe sur le spectacle de la vie. Que faire ? Rapatriement sanitaire en urgence ? Jules opte pour le statu quo. Il voit l'avenir avec optimisme et ne veut pas gâcher le plaisir de Julie. Une ophtalmie ? Il a connu ce genre de situation dans sa jeunesse intrépide en haute montagne. C'est un mauvais moment à passer. Que Julie ne s'en aperçoive pas, c'est l'objectif qu'il se fixe. Elle s'en apercevra trois jours plus tard, en observant que sa main rate le stylobille sur la table de nuit.

Bah ! On sera vite de retour. Etre borgne une semaine est une forme d'empathie pour ceux qui le sont une vie entière ! Cependant il faut aller au bout du manuscrit. Toutes les idées sont dans la tête. Il reste à les traduire en mots et en rythmes. La tâche avance à petites doses, dans le calme de la cabine. Jules fait à sa manière son voyage au bout de la nuit. Céline reste intouché. La croisière prend fin par l'inévitable dîner de gala. Les passagers rivalisent d'élégance. Jules, par une erreur de parallaxe, renverse un grand verre de vin rouge sur la belle nappe blanche et sur la robe de sa voisine.

Le retour au bercail est organisé par Juliette. Prévenue, elle accueille ses parents à la gare de la ville-préfecture, les mène à la ville-musée, où ils habitent. L'homme de l'Art les reçoit entre deux rendez-vous. « Décollement de la rétine, avec trois déchirures ! Mon collègue rétinologue vous attend sur-le-champ au CHU ». Navettes entre les deux villes, L'hôpital les engloutit. L'opération aura lieu dans deux jours, en fin de matinée. Et voilà Jules devenu objet médical, dûment conditionné pour le grand jour.

La nuit sera calme, dans la chambre à deux lits qu'il occupe seul. Le sac de toile bleu contient une provision de mots croisés et l'inévitable « voyage au bout de la nuit ». S'y trouvent aussi le manuscrit inachevé et un petit magnétophone, glissés par lui à l'insu de Julie.

Jules s'immerge dans sa tâche. Oubliée, l'affaire du lendemain ! Dissipées, les angoisses ! Les mots s'ordonnent jusqu'au point final. Il livre son texte au magnétophone. Il est quatre heures du matin, le bout de la nuit s'esquisse. Il se laisse aller à une douce rêverie, seulement interrompue par le joyeux brancardier qui l'emmène au bloc. « Du bloc moteur au bloc opératoire, quel étrange voyage ! » Cette pensée facétieuse se dissout dans une grande vague, venue l'entraîner dans les abîmes du sommeil artificiel.

Des murmures, de faibles plaintes, peuplent son retour au présent. Il flotte dans un bien-être fragile, que le brancardier fait voler en éclats par une course échevelée jusqu'à sa chambre. Julie et Juliette l'ont attendu longtemps. Quel bonheur de se retrouver dans le cocon familial !

L'infirmière en chef, dragon sans pitié, surgit et assène ses directives : « pour les vingt quatre heures qui suivent, le succès de l'opération ne dépend que de vous. Il vous faudra, jour et nuit, prendre la position du boudeur, assis ou couché ». Suivent quelques explications. Le but est de garder le visage toujours tourné vers le sol, afin que la bulle de gaz reste plaquée sur le fond de l'œil et y maintienne la rétine. « Bulle de gaz ? » « Oui, celle qu'on vous a insufflée dans la cavité oculaire. Elle se dissipera en un mois ». L'infirmière explique les deux positions : « Devant la table de malade, vous boudez comme un cancre au fond de la classe, la tête dans les bras. Pour vous y aider, vous avez ce boudin de toile en forme de croissant, rempli de sable. Vous poserez votre front dessus et vous placerez votre nez au dessus du trou, là... Ça vous aidera à respirer ». « Et couché ? » « Sur le ventre, la poitrine relevée par le polochon. Le front sur le boudin ».

Maritorne est sortie, Julie et Juliette sont atterrées. Jules expérimente les deux positions. Ça peut aller, si on passe fréquemment de l'une à l'autre. Le livre de Céline, interposé sur le matelas, relèvera le boudin. En voici un bon usage pour aller au bout de la prochaine nuit.

L'après-midi s'effile. Pour tuer le temps, Jules invite Juliette à extraire le magnétophone de sa cachette et à le mettre en route. Sa voix chevrotante égrène son récit, que toutes deux découvrent à l'instant. Leur surprise fait place à leur amusement ; le temps passe. Celui des

visites prend fin. « Mon pauvre chéri, la nuit qui t'attend sera moins drôle que la nuit passée ! »

Boudeur assis, boudeur couché, boudeur assis, boudeur couché, boudeur assis... Les demi-heures se suivent, Jules tient sa bulle en équilibre, tel un funambule dans les cintres d'un cirque. Il est délivré de l'horreur de cette profonde nuit par l'infirmière de jour. « Dorénavant, vous changez de position. Ce sera assis couché ou, si vous le préférez, couché assis ». « Quelle est a différence ? » « Il n'y en a aucune. La nuit, jamais à plat dos ou sur le côté ! La tête doit rester presque droite ».

Avec son billet de sortie, Jules retrouve ses pénates. Alors commence une quinzaine décisive, au bout de laquelle il sera rendu à la vie ordinaire, ou presque. Les nuits passées sur une « méridienne » sont bien longues, mais l'horreur n'y trouve pas sa part. Juliette a transmuté les pattes de mouche de son père en beaux caractères d'imprimerie. Lecture, corrections, relecture, corrections... Le texte est fin prêt, D'un clic, il s'envole vers son destin.

Dans un mois, Jules tournera sans doute la première page du « voyage au bout de la nuit », à défaut de relire le « Songe d'Athalie ».

CONTRIBUTION N°14

Palimpseste

Franck Lirzin

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. Une nuit comme un goudron. Qui vous colle aux neurones. Ces nuits-là, je les connais par coeur. Je m'y suis si souvent perdu, elles m'ont si souvent envahi. Elles et moi, on vit comme un vieux couple, un je t'aime, moi non plus, qui dure depuis des années.

Ces nuits-là, on les dit blanches, mais, franchement, je ne sais pas pourquoi. Elles sont plus noires qu'un fond de café séché. L'odeur en moins. Et elles sont vicieuses. Oui, comme des harpies. Elles font mine de rien, douceuse, petite berceuse et tralala, et lentement, silencieusement, méthodiquement, elles glissent sous votre couette, rentrent par vos yeux, prennent votre corps.

Ca me fait suffoquer. J'aime pas le noir, ça m'angoisse.

Mes pauvres neurones non plus. Ils s'agitent comme des morts-vivants neurasthéniques. Ils ne savent plus s'ils doivent dormir ou penser. Tout est vague, tout est mou, tout est noir. Ces nuits-là, je ne dors jamais, je m'épuise dans des délires grand-guignolesques, des cauchemars réchauffés.

Dans ces cas-là, j'ai une solution. Ma mère, ma tendre mère, m'avait soufflé l'idée. Ces nuits-là, quand je n'en peux plus de courir après le sommeil, je me lève. Je marche à pas lents vers la cuisine, j'ouvre le frigidaire. Lui, au moins, n'a pas de problème de sommeil – il s'éteint dès qu'on le ferme, veinard. Et j'en tire une grande brique de lait bien fraîche.

Rien ne vaut le lait pour s'éclaircir la cervelle d'un insomniaque. Ca doit être la couleur.

Et puis, je tourne les talons, direction le salon. Un petit salon de Parisien, avec parquet, livres et télé dans douze mètres carrés. J'ai réussi à y caser le fauteuil de ma mère, ma douce mère. J'ai été un fils ingrat. Il faut dire qu'elle avait du caractère et moi aussi, les pierres qui s'entrechoquent, ça fait des étincelles.

N'empêche, maintenant qu'elle est morte, elle me manque, ma mère, ma chère mère. Je m'assois dans son fauteuil, ça fait remonter les souvenirs. Je reste là sans réfléchir, comme une loque sous calmants, et je regarde par la fenêtre.

Dehors, c'est la rue, il y a un lampadaire jauni et puis parfois un chat qui miaule ou une fille qui pouffe, ou l'inverse. Ces nuits-ci, ces profondes nuits, je les ai en horreur. Elles me détestent, je les déteste, on se rend la pareille. Elles me pourchassent, elles aiment ça, ces vicieuses, me rentrer dans les trous de nez pour m'immerger le crâne de leur goudron lourd.

Mais, finalement, j'ai fini par apprécier cette détestation. Car, il n'y a qu'à ces instants de grand rien que j'arrive encore à écrire. Car, oui, je suis un écrivain. Pas un Houellbecq, pas un Clézio, non, un petit écrivillon qui survit en vendant de mauvais articles à de mauvais journaux, et qui trouve le temps, parfois, de jeter quelque littérature sur un fichier Word.

Il y en a qui n'ont jamais renoncé au Grand Amour, et bien, moi, je n'ai pas renoncé au Grand Roman. Même si mes éditeurs, eux, ont jeté l'éponge depuis longtemps.

Le soir, dans le silence angoissant des heures sans lumière, je retrouve un peu de courage. Peut-être la conscience d'être au bord du gouffre, ou bien l'ennui qui me prend à la gorge ? Je pose sur mes genoux mon ordinateur et j'essaie de me lancer dans l'inconnu. La nuit ricane – mais je sais bien qu'intérieurement, elle se réjouit d'avoir un esclave aussi actif.

On doit à la nuit toutes nos plus sombres inventions, c'est-à-dire les plus folles, les plus belles.

Mes doigts posés en rang sur le clavier, au garde-à-vous, je suis prêt à écrire. Le plus dur, bien-sûr, tout écrivain vous le dira, c'est l'inspiration. Surtout, l'angoisse de la page blanche. Naturellement, la nuit étant noire, la page est moins blanche, et c'est plus facile.

Ma technique ? Me laisser aller.

Breton a dit que l'écriture automatique dévoile des mondes dont on ne soupçonne pas l'existence, qu'elle révèle l'inconscient, le miraculeux qui sommeille en nous. En moi, rien ne sommeille – cela me ferait si plaisir – et je n'ai aucun royaume mystérieux qui gît sous mes paupières. Mais, la technique est bonne et ma pensée se met en mouvement sans que je la force, comme un robot mécanique.

Je suis un paresseux. Avoir une imagination mécanique, c'est le rêve – passez-moi l'expression. Ma cervelle travaille pour moi, quel fantasme ! « Je est un autre » disait l'ami Rimbaud. La bonne nouvelle est que cet « autre » travaille pour moi sans demander salaire ni CDD. Rimbaud aurait pu ajouter : « Je est mon nègre ».

La nuit roule pour moi.

Voilà planté le décor, place à l'histoire.

Car si vous lisez ce texte, c'est que vous en attendez une. Vous n'allez pas vous contenter de lire mes simagrées. Elles sont sans doute passionnantes, mais tout de même, l'auto-fiction est pénible à la longue.

Rassurez-vous, j'en ai fini pour la partie personnelle, il me reste un peu moins de trois mille signes pour vous conter fleurette. C'est peu, alors je ne vais pas en perdre une miette.

Ma pensée s'évade. Nous sommes dans une ville. Une grande ville un peu moche, un peu vieille et pleine de lumière. Le soleil tombe et tout s'emplit d'or. C'est beau. Un homme est assis à la terrasse d'un restaurant. Il pleure.

Devant lui, sur la table, un petit café de fin de repas. Un tassé, un de ces cafés noirs qui passe sur votre cœur comme un Attila. Mais, cette fois, le café n'a rien fait. L'homme pleure toujours. Il commande une

autre boisson. Du lait. Il espère que cela calmera son chagrin. Il boit en silence. Mais, rien n'y fait. Les larmes continuent de couler, des spasmes lui coupent le souffle.

Son téléphone vibre. Sa mère. Il décroche. Il parle peu, écoute surtout. Elle le rassure, le console. Tout cela n'est pas si grave, il doit s'accrocher, garder les pieds sur terre, ne pas se laisser envahir par le remord, ce n'était pas de sa faute. Les pleurs s'estompent peu à peu. La voix maternelle fait son effet. Il finit par raccrocher et termine son lait. Il lève les yeux, le ciel est rouge, en feu.

Il jette un billet sur la table et s'en va. Il marche dans la rue, les mains enfoncées dans son blouson. Il fait chaud, le goudron colle aux semelles. Impossible de déchiffrer son visage, il s'est refermé comme une fleur. On devine un chagrin d'amour, ou une déception professionnelle. Ou les deux. Probablement les deux.

Il habite dans un petit appartement au dernier étage d'un grand immeuble.

La nuit est tombée. Il met son pyjama et se glisse sous l'édredon. Un grand édredon, pour lui qui est seul. Des larmes coulent encore, mais il s'est calmé. Il éteint sa lumière, et la chambre tombe dans un noir sans fond et sans visage.

Une heure, deux heures, il n'arrive pas à fermer l'oeil. Tout ce qui lui ai arrivé aujourd'hui remonte à la surface. Dans sa tête, c'est la Foire du Trône.

Il n'en peut plus et se lève. Il va vers le salon et s'installe à son bureau avec un stylo et du papier. Un écrivain ? Peut-être. Ou bien un teneur de journal intime, cela arrive, même passé vingt-cinq ans. Il n'ose pas tout écrire. Une pudeur bien artificielle. Alors, il raconte une histoire pour se raconter lui-même. Il mâche son crayon pour trouver l'imagination. Comment dire cette tristesse qui noie chacune de ses cellules ? Comment dire le réconfort de la voix maternelle ? Comment dire l'angoisse de la nuit ?

Voilà, il a trouvé.

Il commence à écrire : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. »

CONTRIBUTION N°15

Le petit Mohammed

Daniel Bonnici

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Momo et ses frères étaient seuls dans cette grande forêt hostile où les branches des arbres s'agitaient sous l'effet du vent comme pour leur dire « Ne passez pas par là, allez vous-en ! ».

Tandis que les premières gouttes commençaient à tomber, les enfants se réfugièrent sous un arbre plus gros que les autres. Blottis les uns contre les autres, ils tremblaient à la fois de peur et de froid, petite masse noire au pied d'un colosse de bois majestueux dominant l'immensité sombre et humide dans laquelle ils finirent par s'endormir.

Quand enfin quelques rais de lumière parvinrent jusqu'à eux, Momo écarquilla les yeux et reprit le fil de l'Histoire : son père sous prétexte d'aller chercher des champignons dans la forêt, les avait bel et bien abandonnés pour la deuxième fois. Au chômage depuis fort longtemps, il ne supportait plus de voir ses enfants amaigris par les privations. Momo avait surpris une conversation entre ses parents ce qui lui avait permis d'anticiper leur dessein malveillant. Il n'avait pourtant que sept ans mais était pourvu d'une intelligence remarquable ce qui, contre toute attente, ne faisait pas la fierté de son père. Celui-ci déplorait d'une manière assez brutale, en plus de sa petite taille, les inaptitudes manuelles de son plus jeune fils ainsi que son goût pour la lecture qu'il jugeait anormalement immodéré.

Momo donc, se débrouilla dès le lendemain pour chiper dans un des commerces de la cité un GPS dont il comprit le fonctionnement avec aisance.

Armé de cet instrument, il ne fut pas étonné quand son père le fit monter un beau matin avec ses frères dans le vieux fourgon dégingué pour s'arrêter deux heures plus tard dans la forêt.

Épuisés par une longue marche et un jeûne forcé, ils avaient fini par rejoindre le domicile parental. Leur mère jusqu'alors éplorée, les avait accueillis avec une joie immense tandis que leur père était sorti pour fêter son tout récent gain au loto national.

Avec cette somme, ils purent reprendre le cours d'une vie à peu près normale qui, hélas, fut de courte durée. Pour ne rien arranger, le père avait pris goût aux jeux de toute sorte, sans veiller à la dépense -il ne savait pas compter. La mère, elle, s'usait les mains et le dos pour le compte d'une entreprise de ménage qui en plus de l'employer, l'exploitait amplement.

Momo entre temps avait revendu son GPS pour permettre à sa mère de fêter dignement l'Aïd . Il fut pris au dépourvu quand un soir, leur père les fit monter dans l'estafette brinquebalante.

Un soleil généreux avait séché et réchauffé les enfants qui marchaient sans répit depuis plusieurs heures. Soudain l'un d'entre eux s'écria : « Regardez, là, une maison ! » Ils se mirent à courir dans sa direction et sans hésiter frappèrent à la porte. Un vieil homme au teint rougeaud en sortit et leur dit d'un air maussade :

« Qu'est-ce que vous voulez ?

– Bonjour Monsieur. On est perdus dans cette forêt et nous avons faim !

– Ça m'est égal ! Foutez-moi l'camp bande de noirs ! », leur cria le rubicond d'une voix éraillée.

Et il claqua la porte.

Les enfants reprirent leur marche en silence. Enfin, ils arrivèrent jusqu'à une route où ils entreprirent d'y faire de l'auto-stop. Les rares voitures qu'ils voyaient passer ne s'arrêtaient pas ; c'est qu'il en fallait de la place pour y loger sept enfants !

Enfin, un camionneur les invita à s'entasser dans la cabine de son dix-neuf tonnes. L'homme avait l'oeil torve et la bouche pleine de choses salaces. Il s'arrêta peu après sur une aire de repos et leur fit de douteuses propositions qui les effrayèrent bien plus que l'accueil véhément du vieil alcoolique de la forêt.

Momo plus rusé que ses frères, se montra consentant pour la vile affaire sitôt qu'il aurait déjeuné et dormi un peu. Ensemble, ils allèrent se sustenter d'une nourriture abondante quoiqu'un peu grasse dans un relais routier.

En voyant le plus jeune des garçons remonter dans la cabine du camion, le chauffeur eut un sourire concupiscent. Momo ne se laissant pas impressionner, lui rappela qu'il souhaitait avant toutes choses se reposer un moment. L'homme, tant il avait fait bonne chair, se laissa gagner par le sommeil et ne tarda pas à ronfler bruyamment.

Pendant qu'il dormait, Momo en profita pour fouiller les poches de son blouson dans lequel il trouva un portefeuille et un téléphone portable. Il réfléchit quelques instants puis appela discrètement ses frères et leur dévoila son plan d'action. Tout s'enchaîna ensuite très vite : tandis que l'un ouvrit la portière délicatement, d'autres poussèrent violemment le chauffeur qui n'eut pas le temps de réagir et tomba de tout son poids -qui n'était pas des moindres- sur le sol alors que le plus grand des frères démarrait le camion. Celui-ci partit en trombe soulevant un nuage de poussière derrière lui. Les frères exultaient. Le petit donnait des conseils avisés au grand qui avait à son avantage d'avoir de longues jambes pour appuyer sur les pédales de manière plus ou moins judicieuse. Il réalisait ainsi avant l'heure son rêve de devenir un jour chauffeur livreur.

Quand enfin la conduite de l'engin fut à peu près stabilisée, Momo fouilla attentivement le portefeuille dérobé ce qui lui permit d'identifier dans le répertoire téléphonique le nom de l'épouse du chauffeur. Il décida de l'appeler et d'une voix assurée lui dit ceci :

« Madame, écoutez-moi bien car ce que j'ai à vous dire est important. Votre mari a voulu abuser d'un de mes frères cet après-midi. Il ira en prison si nous le dénonçons. Vous connaissez ce qu'il en coûte aux pédophiles Madame quand ils se font prendre ?

La femme ne répondit pas.

Momo continua.

« Votre mari perdra son travail et vous vivrez dans la honte et la pauvreté. Votre entourage vous rejettera, vos amis, votre famille.

- - Que voulez-vous ? lui dit-elle enfin.
- - De l'argent Madame. »

Momo lui proposa alors de lui vendre son silence trente mille euros en espèces, remis le lundi suivant dans une valise devant la mosquée de sa cité, en échange des papiers d'identité du camionneur. Si cet argent ne leur était pas remis, ils iraient tout raconter à la police.

La femme terrifiée, se soumit à la négociation. Elle venait d'hériter par chance d'un vieil oncle mort sans descendance directe et l'argent, en attente d'être transféré sur un compte en Suisse, était disponible.

Les enfants rentrèrent chez eux en abandonnant le camion à l'entrée de la cité.

Quelques jours plus tard, la famille perçut la somme convenue. Le père, encouragé par ses fils investit dans une camionnette et créa une petite entreprise de transport. Celle-ci se développa au fil des années et Momo, devenu adulte en devint le gérant avisé. Il se lança dans l'import export avec l'Afrique et tissa des liens privilégiés avec le ministre des affaires étrangères du Sénégal qui l'invitait souvent pour de fastueux dîners. Fortuné, Momo n'en avait pas pour autant oublié ses origines ; il fonda un orphelinat et adopta sept filles issues d'une même fratrie dont la plus jeune était douée d'une intelligence remarquable. Elle aimait la lecture et les longues promenades en forêt où elle jouait à s'y cacher pour faire croire à son père qu'elle était perdue.

Un jour, elle se dissimula si bien qu'il ne la trouvât plus. Il la chercha longtemps, hélas, en vain.

On dit qu'il erre encore parmi les arbres de la forêt et que certaines nuits profondes , on l'entend pleurer près d'un gros chêne. Paroles d'un vieux rubicond.

CONTRIBUTION N°16

Anonyme

Olivier Collau

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
Des larmes sur mes joues, mon cœur à l'agonie
Mon âme déchirée désirait mon trépas
Je mourais, fou d'amour ; tu ne me voyais pas.

Il pressa la touche *Envoi* de son téléphone, se blottit contre sa femme endormie et sombra dans un sommeil profond. A l'autre bout de la ville un téléphone vibra sur une table de nuit. Un doigt glissa sur l'écran pour l'allumer. Un soupir.

David arriva au lycée sans trop se presser. La journée promettait d'être longue. Il se dirigea vers la salle de classe. Seul un petit groupe d'élèves était présent, assis dans les premiers rangs. Ils se turent à l'arrivée de David. Il les salua d'un signe de tête et s'installa au bureau. Débatta ses affaires. Sa première année d'enseignement s'achevait seulement mais déjà la force de l'habitude était grande et la lassitude guettait. Il s'assit, sortit de sa sacoche un roman qu'il fit semblant de lire. Il attendait. Chaque matin il fallait cinq bonnes minutes après la cloche pour que l'ensemble des élèves soit présent et qu'il puisse commencer son cours. Ce cérémonial de l'attente l'agaçait au plus haut point, il tâchait de se donner une contenance avec ce livre ouvert devant lui. Les élèves arrivaient au compte-goutte, nonchalamment, sans même dire bonjour.

Claire entra enfin. Sans un regard elle s'installa au fond de la classe. Il s'interrompit dans sa non-lecture pour l'observer quelques instants. Pantalon corsaire clair, chemisier rose pastel, longs cheveux blonds attachés : elle était ravissante. Elle enfila sa paire de lunettes d'un geste délicat et leva sur lui son regard bleu pâle. Il s'électrisa dans la seconde, et dut se lever pour ne rien laisser paraître de son trouble. Il

débuta le cours de Français là où il l'avait laissé la fois dernière. Il parlait d'une voix forte, faisait des allers-retours devant le tableau, y jetait de temps à autre une idée ou un simple mot. David occupait la place, tant spatialement que vocalement.

Il savait que Claire ne le quittait pas des yeux. Il aimait croire qu'elle buvait ses paroles. Peut-être même l'admirait-elle ? Son regard transperçant l'intimidait tout autant qu'il le grisait. De cette ambiguïté il tirait une force insoupçonnée, qui lui faisait bomber le torse et élever la voix. Oui, il était amoureux. Les mots se bousculaient dans sa tête et il devait soigneusement les filtrer afin de les offrir aux élèves dans un ordre intelligible. Il aimait se donner en spectacle et se mettre à nu de la sorte. L'adrénaline l'excitait.

Il se plaisait à interroger Claire, lire la surprise sur son visage et voir ses joues s'empourprer. Les élèves sont tous les mêmes : ils affichent le plus grand désintérêt et l'indifférence la plus profonde, mais ils se liquéfient dès qu'on les interroge devant leurs camarades. Il ne se priva pas de son plaisir un peu sadique : il feignit un court instant de chercher parmi les élèves puis demanda à la jeune fille d'exposer à tous les grandes lignes du cours précédent. Hésitations, bafouillements, visage rougi. Il la tenait à sa merci. Il mit fin à l'épreuve en jetant son dévolu sur un autre élève. Il ne fallait pas que son insistance envers Claire se remarquât. Le cours se termina, Claire quitta la classe sans un regard, laissant au professeur de Français une certaine amertume. Tout ça pour ça.

Il avait remarqué Claire dès le jour de rentrée. Traversant la cour la démarche assurée, la tête haute : elle avait un port de reine. Il fut très agréablement surpris de la voir entrer dans sa classe et s'installer auprès des autres, elle qui rayonnait de beauté. Il n'eut d'yeux que pour elle ce jour-là, se noyant à loisir dans son regard bleu glacier. A la fin du cours il dut se sermonner : il l'avait déjà interrogée deux fois. La première par curiosité, la seconde par plaisir.

Il avait attendu l'automne pour lui envoyer son premier message :

Chaque jour que Dieu fait je t'observe en secret
Tes cheveux et ta bouche, tes beaux yeux et ton nez
Brûle en moi le désir, m'emporte la folie
Je ne souhaite rien que t'aimer pour la vie.

Il n'avait pu s'empêcher. Un interminable week-end de novembre touchait à sa fin, il se trouvait chez lui avec femme et enfants, s'ennuyant à mourir. Au fil des semaines avait infusé dans son esprit l'image de cette jolie élève. Jusqu'à l'obsession. Prétextant une quelconque correction de devoir il s'était enfermé dans le bureau, avait recherché dans son cahier d'enseignant la fiche signalétique de la jeune fille, le cœur battant. Fébrile, il avait composé ce poème sur le vif, avait masqué son propre numéro puis envoyé le SMS.

Les jours suivants il l'avait observée de près. Rien, aucun signe ne laissait paraître l'émotion d'avoir reçu un poème personnalisé à la gloire de sa beauté. Il recommença le week-end suivant. Il désirait provoquer en elle la fierté d'être célébrée par un admirateur secret. Au fil de l'année les poèmes se firent de plus en plus fréquents à mesure que son attachement pour Claire grandissait. Il mourait d'envie de lever l'anonymat : peut-être l'aimerait-elle aussi en retour ? Peut-être l'aimait-elle déjà ?

Un jour il poussa le vice jusqu'à lui envoyer le message durant son cours. Il avait écrit le poème à l'avance, puis avait profité d'un quelconque travail écrit pour l'envoyer discrètement. Il avait avidement guetté sa réaction. Claire avait consulté son portable, levé les yeux au ciel puis montré le message à sa voisine. Toutes deux avaient pouffé de rire. Il s'était senti affreusement vexé, l'adrénaline était retombée aussitôt. Il s'en voulut d'avoir tenté une telle facétie et ne recommença plus jamais.

La journée se termina péniblement pour David : seule la première heure du matin en compagnie de Claire comptait. Quittant le lycée, il crut l'apercevoir aux abords du parking. Il s'approcha lentement, l'esprit en ébullition et les jambes en coton. C'était bien elle, son portable collé à l'oreille. Seule. Il réfléchit à toute allure, prit sa décision et respira un grand coup. Arrivé à portée de main, il toussota. Claire se retourna, reconnut son professeur, mit fin -un peu gênée- à la conversation et lui sourit.

Ils étaient tous les deux dans sa voiture. Il n'aurait jamais cru que cet instant privilégié existerait un jour. Quel bonheur ! Il roulait tranquillement, le sourire aux lèvres. Il prenait le temps de lui raconter le coup de foudre du tout premier jour, les poèmes, l'attente, les

regards volés en classe, le désir croissant jusqu'à en devenir intenable. Elle ne disait rien. Il jeta un œil dans le rétroviseur intérieur, Claire était bien là.

Elle était inconsciente, allongée sur la banquette arrière. Face à elle, dans le parking, il n'avait pas su trouver les mots justes pour expliquer son attirance. Alors il s'était saisi d'un parapluie dans sa sacoche. A la surprise dans ses yeux clairs avaient succédé la crainte puis l'effroi. Le coup avait été aussi sec que violent. Quelques secondes avaient suffi ensuite à la mettre à l'abri dans sa voiture. Elle était si légère. Il l'avait maintenant pour lui tout seul. Tout à l'heure il lui expliquerait et elle comprendrait. Un amour si pur et si intense ne pouvait que la conquérir.

Il prit son téléphone et expliqua à sa femme qu'une réunion du corps enseignant allait le retenir et qu'il rentrerait tard. Non, ce n'était pas nécessaire qu'elle l'attende. Elle embrasserait les enfants pour lui. Oui, lui aussi l'aimait.

Le soleil était encore haut dans le ciel. Il se mit à siffloter puis tourna à droite, en direction de la forêt la plus proche.

C'était pendant l'ivresse d'une splendide journée.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	13
CONTRIBUTION N°2	15
CONTRIBUTION N°3	20
CONTRIBUTION N°4	23
CONTRIBUTION N°5	28
CONTRIBUTION N°6	32
CONTRIBUTION N°7	35
CONTRIBUTION N°8	39
CONTRIBUTION N°9	43
CONTRIBUTION N°10	44
CONTRIBUTION N°11	49
CONTRIBUTION N°12	52
CONTRIBUTION N°13	55
CONTRIBUTION N°14	59
CONTRIBUTION N°15	64
CONTRIBUTION N°16	69

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Le sujet proposé est : « **C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit** ».

Les textes doivent obligatoirement commencer par cet incipit.

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

